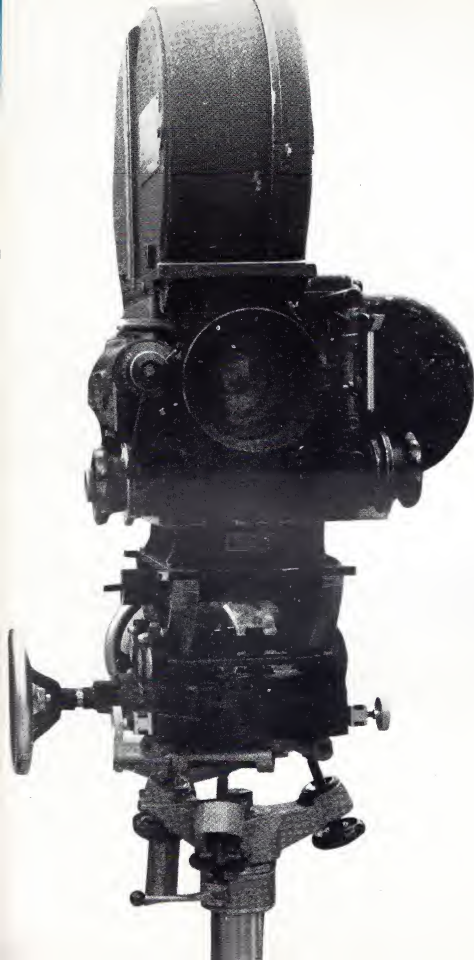
Sex Stars System

40

- JOSE BENAZERAF:
  "Le cinéma francais est fait par des mal·baisants"
- URSULA ANDRESS
- FEMI BENUSSI





SOMMAIRE

Stars System. — Rédacteurs en chef : Richard Jacquet et Richard Nora. — Rédaction : J.P. Bouyxou - Britt Nini - P.H. Mathis - R.G. - Jérôme Fandor. — Documentation et filmographies : Britt Nini — Photos : Production du Chesne, Framo, Fox, Films Hustaix, Films J. Leitienne, Films Marbeuf ; Unia Films, Universel Exp., Univers Galaxie, Télémondial, Collections P.H. Mathis et J.P. Bouyxou — Dépôt légal : 4e trimestre. — Imprimé en France par S.I.M., 75010 Paris. — Stars System., 55, passage Jouffroy, 75009 Paris — Dir. de la publication : Jacques Rig. — Publicité au journal. — Les textes et photos n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs. —

Distribution : N.M.P.P.

JOSÉ BÉNAZÉRAF:



José Bénazéraf. ▲

LE CINÉMA FRANÇAIS EST FAIT PAR DES MAL-BAISANTS

● **Avenue Victor-Hugo : 12 h.**

Q. — Heu... on pourrait au lieu de parler de vos débuts...

Adolescence Pervertie (Femi Benussi et Malisa Longo). ▼

J.B. — Ah, ça fait chier, j'l'ai raconté 50 fois... Ne me demandez pas ça, ça m'fait chier, je vous raconterai n'importe quoi comme je l'ai fait 50 fois !... De toutes façons fondamentalement et définitivement je trouvais... j'ai toujours trouvé le cinéma français con à chier... débile... débile, mais vraiment DEBILE, et moi... enfin c'était effrayant... même préparant mon bac philo, j'avais un mépris énorme pour le cinéma français. Faut dire qu'il est fait par des débiles, en-dehors de Renoir pour lequel j'avais une tendresse infinie. Et quand je me cognais la série des Carné, Allégret, heu... Après, ya eu Melville : alors là putain, j'ai failli me flinguer ! Ah, j'ai failli me finguer : qu'on prenne ce type au sérieux au niveau de l'expression, au



L'éternité pour nous (1961) ▲ *(Sylvia Sorrente).*

niveau de l'image... c'était un primaire.

Mais un primaire taré, parce qu'il y a des primaires sublimes... Bon... et par contre, je prenais mon pied avec l'expressionnisme allemand et les premiers films d'Eric von Stroheim aux U.S.A., les films de 1925, 26, 27... voyez, mon option était claire, j'adorais, j'adorais le cinéma russe... j'adorais, vous voyez, c'est absolument une ligne...

J'aimais les Marx Brothers et c'était fini ! Le cinéma français y m'passait pas au-dessus de la tête parce que c'était con... con à chier, et je voulais pas en entendre parler. Moi, je suis venu au cinéma absolument accidentellement et...

(Coup de téléphone).

J.B. — ... Bon, on repart... On était bien partis là, non ?...

Q. — Oui, vous parliez du cinéma français en 30 ou 40, eh bien il a pas beaucoup bougé depuis. En 1975, il est toujours aussi minable...

J.B. — Alors là sûr ! Les bras vous en tombent !... En 75, t'as des mecs comme Sautet, des mecs comme Molinaro, des mecs comme Verneuil, tu finis par les haïr, c'est-à-dire que tu ne peux pas rester serein devant ces monuments de conformisme. Tu deviens dingue, c'est tout, merde !... Et...

Ou alors t'es serein et t'es un enculé d'être serein, parce que tu as pas le droit de rester serein devant ça... Tu

L'EXCELLENCE DE JOSE BENAZERAF

Le lyrisme et le pataphysique se sont toujours alliés en littérature (Alfred Jarry), mais il est peu d'exemples de réussites cinématographiques sur ce terrain. Personnellement, je rattacherai Bénazéraf à cela : tous ses films sont subversifs et politiques par l'audace de langage et l'humour hautain qu'ils dégagent.

Seuls les hypocrites, les ministres de l'intérieurs ou les sigles (CRS, PCF, UDR, CDR, OAS, IBM), rejetteront le seul cinéaste français qui sait de quoi il parle quand il montre la pornographie, la mort et la terreur. Gageons qu'André Breton aurait beaucoup aimé les films de José, avant de l'exclure de son groupe. Rien d'étonnant puisque Bénazéraf est un vrai surréaliste.

Noël Simsolo.

Les deux gouines (1975). ▶



Black Love (1973). ▼

comprends c'que j'veux dire ? T'as pas l'droit d'être serein... Ou alors ya les mecs qui rigolent « hihihihi... ils sont cons hihihi... qu'est-ce qu'on en a à branler hihihi... » Ben, tout ça c'est pareil. On en a à branler : ils continuent à tourner ces cons, et tu peux pas rester serein. Ils sont conformistes... et ils sont fascistes d'être conformistes, tu vois ?...

Q. — Oh oui, et les effets produits sur le public...

J.B. — C'est très grave !... Pinoteau, c'est très grave... Tavernier, c'est très grave... c'est, et j'vous dis : au niveau du public, c'est très grave de rester indifférent et qu'il n'y ait pas la sanction, comme ça... au niveau de la fonction de ces réalisateurs... Mais putain, c'est grave... c'est.. c'est Thiers



▲ *Paris Erotika (Dick Randall et le dos de... Dodo d'Hambourg).*



▲ *Le Concerto de la Peur (1962) (Yvonne Moulaur et Michel Lemoine).*



▲ *Covers-Girls (photo de tournage : de dos Maria Grazia Buccella).*

et Guizot : c'est la répresison de Thiers ! C'est-à-dire qu'ils ont vu un canal où ils pouvaient s'engouffrer. Et ils s'y engouffrent avec un mépris souverain de tout ce qui se passe aujourd'hui, de tout ce qui habite l'homme aujourd'hui. Voilà... de tout le côté prodigieux qui habite l'homme aujourd'hui. Où sont les angoisses de l'homme dans le cinéma français d'aujourd'hui ? Ya pas un homme plus angoissé que l'homme de 1975 : au niveau de son emploi, au niveau de sa bonne femme, au niveau de ses rapports avec ses enfants, au niveau de la société... Ya pas un homme plus angoissé. Regardez les choses sérieuses : les congrès de médecin, de neuropsychiâtres... Mais qui... quoi...

c'est le cinéma le plus désangoissé du monde. Or c'est pas vrai, le Français n'est pas désangoissé, sinon il n'irait pas voir les films de cul. Il est à côté de ses pompes, si vous voulez tout savoir, le Français. Ça veut dire qu'il

« The French Love est un véritable viol, une agression fantastique (où se mêlent encore la nuit et la mort), une symphonie de cris de jouissance, une des œuvres de son auteur démontrant le mieux son daractère subversif : chute lovecraftienne dans des gouffres profonds, infinis, l'imaginaire du spectateur se déchaînant à partir d'une image concrète, imposée, imaginant non en image mais en pensée, insaisissable et furtive, véritable vertige défonçant. Bénazéraf retranscrit dans le symbolique (cinéma) toutes les exaltations et les sensations propres à la seule jouissance sexuelle. »

Paul-Hervé Mathis [extrait(s) de J.B., « Anthologie permanente de l'érotisme au cinéma » (E. Losfeld édit. 1973) et de... « Séquences Interdite » (1975).]

est mal dans sa peau. Et c est pour ça que le film de cul, même le plus mal fait marche... et il ne marche qu'en fonction de la densité de cul au centimètre carré, et pas pour des raisons éthiques ou de construction ou de qualité d'image...

Q. — Je pense là aux films de montage, les « Bacchanales », les « Anthologies » que vous faites souvent... Ce sont les premiers films à n'avoir offert que du cul, c'est clair, c'est un film qui dit ce qu'il est...

J.B. — Bé oui ! C'est ça, on montre du cul. La structure : pfuittt... Bataille l'a dit avant moi, Jean Jouve aussi : « l'érotisme... ». Pire : machin-là... qui a fait les " 11 000 " Verges », heu ?

Q. — Appolinaire ?

J.B. — Ouais. Appolinaire disait : « qu'on ne me parle pas de structure au niveau de l'érotisme »... L'érotisme

c'est l'antistructure, c'est dire n'importe quoi et partir là-dessus... partir de ça et délirer...

Q. — C'est tout à fait ce que font vos derniers films...

J.B. — Ils sont délirants, oui. C'est d'un mépris souverain des structures : on en a rien à branler. Et c'est important. Et c'est pour ça que j'en ai marre de ne tirer que 100 000 entrées. Je veux que ça dégage. Là, je vais vous parler très franchement : avant, j'avais un mépris total de la diffusion, quand j'amortissais le coup de mes films, ça m'allait : je ne filmais que pour filmer. Or ces temps-ci on ne parle plus que d' « Exhibition »...

Q. — Ah, oui, nous on voit en ce film une imposture terrible...

J.B. — C'est très grave, ouais mais ceci dit Toto, c'est 60 000 entrées par semaines, alors moi je voudrais bien que ma folie à moi elle se répercute aussi... autant que leur « sagesse ». Et tout ça, pas pour ramasser du fric, parce que j'en ramasse de toutes façons et que j'sais plus comment ne pas le déclarer au fisc !... Mais j'veux que la folie me précède et me dépasse, donc que je sois un média pour la folie. Que d'autres m'aident. Que toi, tu comences à carburer et à pouvoir dire et exprimer ce que tu as envie de dire, sans penser que tu vas échouer au « Noctambules » en faisant 12 000 entrées par semaine. Qu' « India Song » le fasse, d'accord !... Ya pas de dinguerie dans le cinéma français, Toto. Ya pas de dinguerie ! Et si moi je gueule là, c'est pas un problème d'orgueil, c'est un problème de diffusion...

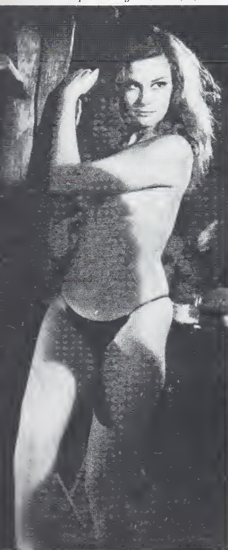
Q. — C'est p'têtre parce que Davy = Sautet qu'on parle tant de lui.

J.B. — Ah, bordel, mais pourquoi je leur fais peur comme ça ? Merde !... (Un temps). Moi, je veux que ça se sache. Encore une fois, c'est pas un problème de fric, je veux une diffusion. Pourquoi... parce que j'en ai rien à branler tu comprends, je vais un jour tourner le dos au cinéma, je vais aller couper mes arbres, j'aime bien couper les arbres, ça m'intéresse vachement de couper les arbres, ça me plaît, j'ai les mains toutes déchirées de couper les arbres, de les aligner comme ça, et... bon, heu, j'sais pas si j'vais tourner l'dos au cinéma : c'que je sais c'est que j'en fais, et, putain, mais que la folie gagne la France... Que...

Tous les films américains réalisés par des mecs de télé étaient ya quèque temps des films fous. « Smash » était un film fou ! Et dieu sait si aujourd'hui il paraît conformiste, mais c'était dingue, tout là, les machins, le sang, la mort étaient démystifiés. C'était dingue de folie. Quand je dis dingue, c'est important, tu vois c'que je veux dire : pas dingue-con. Non, non. C'est dingue, c'est-à-dire tout contre les idées établies... contre l'establishment bien sûr, mais contre tout ce qui est established, que ce soit pas seulement les mecs established mais les idées established... Tout ce qui est à foutre en l'air !

Q. — Ouais, ouais, et en France, depuis un an ou deux...

La nuit la plus longue (1964). ▼





◀ *Paris Erotika (1963)*



▲ *La nuit la plus longue (Alain Tissier et Virginie de Solem).*

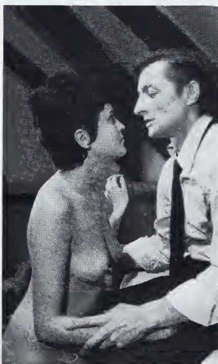


▲ *L'enfer sur la plage (1965) (Marina Nicolaides et Monique Thiret).*

J.B. — Quelle puanteur !... (Un temps). Mais tu sais pas le bazard que c'est avec le Centre pour faire accepter mes trucs, tu sais pas les bagarres que j'ai avec les salles. Un truc comme « La Foire aux Sexes », ça fait quatre fois la recette des « Deux Gouines », merde, à Paris. Alors je commence à en avoir ras-l'bol. Et j'en suis l'unique responsable. Le problo c'est de savoir se vendre. C'est aussi con et aussi bête que ça... savoir me vendre : c'est-à-dire faire tranquillement ma promotion. Qu'on en parle avant, pendant et après, tu comprends ? Les journalistes étant des gens essentiellement concusionnaires, j'parle pas de toi, faut préparer une sortie : te faire enculer par un mec, en baiser un autre et clac vendre le produit ! Moi j'ai jamais fait ça. J'ai un mépris souverain pour tout ce qui est démarche. Téléphoner à un mec : jamais ! Jamais tu me verras décrocher le téléphone pour appeler un distributeur ! Pas de démarches, je ne fais jamais de démarches : parce que ça te plie vachement Toto... ça te plie. Mais par ailleurs je fais pas 100 000 entrées par semaine, j'en ai marre. Et j'te redis tout ça parce que veux que la folie existe...

(Coup de téléphone d'un distributeur !)







▲ *La nuit la plus longue (Willy Braque).* ▲

J.B. — Alors ?

Q. — Bon, ben : ce qu'on ne dit jamais dans une interview : votre fonctionnement, vos petits plaisirs par rapport à la mise en scène d'un plan de cul ?

J.B. — Ya pas un plan de cul qui ne soit pas beau... chez moi ! Ya pas un plan de cul qui ne soit un acte de fellation ou de pénétration personnelle. C'est-à-dire : c'est comme ça que je pénètre, c'est comme ça que je prends et je veux que ce soit beau. Et là je le fais par personnes interposées dans mes... et j'sais pas dans quelle mesure je ne vais pas bientôt mettre ma queue dans la chatte des filles que je filme... Seulement, comme je tiens la caméra c'est plutôt difficile !

(Coup de téléphone).

Q. — A cette heure-ci j'vous...

J.B. — Oui... tu m'bloques un peu. Non, mais c'qui ya : c'est... est-ce que t'es libre ce soir à 8 h ?

Q. — Ce soir ?

J.B. — Ouais... tu peux pas te démerder ? Tu viens à l'Elysée-Lincoln, et tu vas voir 1 heure de rushes de mon dernier film : ça éjacule, ça foutre, ça baise, ça lèche, ça fait tout quoi. Bon, on s'est tout dit, et on reprend ce soir, hein ?

Q. — Oui, oui...

J.B. — Les rapports entre ma vie privée et... (un temps).. yen a pas !

Q. — Ya pas de rapports conscients p'têtre, mais...

J.B. — Ya pas d'rapport. Faut dire que je m'tringle toutes les filles que j'ai envie de tringler, mais ça... ça ne déclenche aucune frustration nulle part. C'est-à-dire que ce n'est pas du tout au deuxième degré, que je tourne mes films, c'est au premier degré...

C'est-à-dire que je me tape les filles que j'ai envie de me taper dans la vie à cette différence près : qu'elles sont moins jolies à l'écran que celles que

Joe Caligula (1966) (film resté interdit deux ans). ▼





Le Désirable et le Sublime ▲ *(1969) (Ludia Lorentz).*

Q. — Oh, et à ce propos, ça m'effare de voir si peu de « cinéastes » qui filment eux-mêmes...

J.B. — Ah, putain, c'est l'acte d'amour, c'est derrière le cadre... C'est le cul à la limite de la définition... Mais putain, c'est le stylo, c'est l'écriture... le cadre c'est l'écriture, dans les films de cul, c'est l'écriture... là plus qu'ailleurs !

● Elysée-Lincoln : 21 h.

J.B. — ... Ce que tu as vu ?

Q. — Oh, j'ai surtout vu un regard, une fille qui regarde et écoute la caméra en se faisant baiser/diriger durant une scène de cul. Au début j'me disais « aïe » et puis après, non : passionnante cette insistance... exactement comme la mise à bout des plans filmés tels quels, j'adore ça, on est dans une autre dimension que celle mensongère du cinéma fabriqué...

J.B. — ... De voir les claps, les mecs qui débandent, il a du mal à remuer, les regards, les inquiétudes, les... Bon, alors qu'est-ce qu'on se disait, qu'est-ce qu'on devait s'dire ?

Q. — Oh et bien je crois qu'il serait intéressant de parler des rapports qui existent entre votre vie privée et votre boulot, vos films ?...



▲ *Joe Caligula (Maria Vincent et Gérard Blain).*

je me tape dans la vie et que je baise à peu près de cette façon-là et d'autres façons aussi... Et c'est la transcription fidèle non pas de mes fantasmes mais de la réalité... Voilà Toto (Rires).

Q. — Eh bien Toto, il voudrait savoir ce que vous pensez de cette mode des versions différentes pour chaque pays : ça bouscule un peu la vieille notion d'œuvre d'art unique...

J.B. — Non, ça aussi c'est déjà une mode éculée... (rires). Non... non...



Le sexe nu (Alain Tissier et ▲ Dany Daniel).



Le sexe nu (Alain Tissier et Valérie Boisgel). ▲

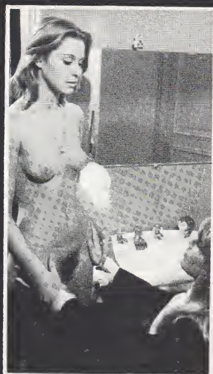




▲ *Le sexe nu (Chantal Arandelle).*▲



▲ *Le sexe nu (Alain Tissier et Valérie Boisgel).*



Le sexe nu (1973). ▲





▲ *Le sexe nu (Chåntal Arandelle).* ▲



▲*Le Désirable et le Sublime (Jane Avril).*

bon : non c'est une mode éculée, ya pu d'versions et puis d'abord ya pu d'pays qui achètent des films érotiques. C'est devenu tellement débile, la production française, que plus aucun pays ne nous achète du film érotique sauf « Emmanuelle » qu'est pas brillant mais qui s'est vendu partout. Mais les films érotiques courants se vendent plus en Amérique, ils se vendent plus en Amérique du Sud, en Allemagne...

Ils se vendent plus en Italie, ils se vendent rarement en Belgique, et pour des fifrelins. Un ptit peu au Canada et

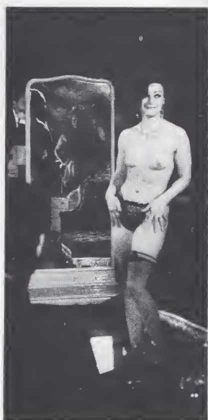
José Bénazéraf ou : de la difficulté d'avoir été un pionnier et de le rester. Sexe et poing levés, le bouillant José se cherche et ne se retrouve pas toujours... Artisan infatigable, il poursuit sa quête. Mais comment faire encore entendre « Le cri de la chair » à une époque où le scandale n'est plus le sexe ? Pour moi, Bénazéraf tout entier est dans « Cover Girls », son film le plus fou et le plus beau.
Jean-Claude Romer.

un peu en Angleterre... Ça fait 20 000 $ voilà. Ils se vendent pas à l'étranger, faut se tirer ça de la tête... Le mec qui fait des films érotiques, vend pas ses films à l'étranger, son public, c'est le public qui comme je le disais ce matin est à côté de ses pompes : c'est le Français quoi, son vaste public c'est la France ; pas la peine de s'illusionner... On se-fait 200 000 dollars sur la France et 20 000 à l'étranger, voilà, c'est aussi con que ça !

Q. — On va parler de politique...







◀ *Les premières lueurs de l'aube (1966).* ▶

J.B. — Généralement tous les connards disent : « Comment liez-vous l'érotisme et la politique ? » : z'allez pas faire comme tous ces connards...

Il y a en France deux cinéastes qui « font politiquement du cinéma politique » : Godard et Bénazéraf. Une différence fondamentale les oppose l'un à l'autre : le premier s'en tient à la simple critique des structures limitatives de l'idéologie dominante, alors que le second œuvre en toute liberté subjective. Bénazéraf a compris que la révolution commence à hauteur des organes sexuels. Selon lui, il ne s'agit surtout pas de refreiner la moindre de ses pulsions érotiques à des fins bourgeoisement tactiques, mais au contraire de favoriser un déchaînement absolu de ses passions, quelles qu'elles soient, toute passion (sexuelle ou autre) étant qualitative, pourvu qu'elle soit authentique. Avec Bénazéraf (et malgré les évidentes limites de son cinéma, embryon timide mais à ce jour unique d'un cinéma jouissivement révolutionnaire encore à venir), commence la praxis d'un cinéma politique pornographiquement fait, si l'on préfère, d'un cinéma pornographique politiquement fait.

Jean-Pierre Bouyxou.

Q. — Heu...

J.B. — Je leur réponds : z'êtes une bande de connards, posez pas la question comme ça ! (Rires)... Bon, j'vais vous dire. On va parler très clairement... Moi, je crois que ce qui m'intéresse c'est d'parler de cul. Le cul est le média et la politique y est... J'veux dire : c'est la seule façon de dire, à peu près.. Le cul c'est un média qui me passionne, c'est pas du tout un moyen. C'est un média formidable, c'est un canal... mais pas le canal où s'engouffrent tous les cons dont on parlait ce matin... (Bruits considérables autour de nous, puis :)... Le cinéma français est fait par des malbaisants... sans fantasmes. (Bruits, puis :)... Ça fait 2 000 ans de merde...

Le sexe et la poitique se trouvent dans Platon, merde faut pas charrier... (Bruits).. Au XVI[e], les chroniqueurs parlaient de sexe et de politique ; c'est tellement lié... La vie est liée.

Tout est lié... Tout est dans tout... « Tout est dans l'universalis », c'est pas moi qui l'ai dit, c'est Anatole France ! Tout est dans tout, c'est-à-dire que quand on parle... de relations familiales, d'options politiques... d'options diverses, tout est greffé... Faut pas être catégorIels... Tu baises autant avec ton cerveau qu'avec ta queue... Tu baises avec ce que tu as fait 20 ans avant, avec le stress, tout ce que tu traînes de la journée, le type avec qui tu t'es engueulé, celui avec qui tu n't'es pas engueulé, ta traversée de la



▲ *Frustration (1971).*



▶ *Frustration (Michel Lemoine et Elisabeth Tessier)*



▲ *Adolescence Pervertie (Malisa Longo, Half Hervé, Véronique Col et Femi Benussi).*

place de la Concorde, tout ce que tu traîne de fantasmes depuis trente ans, tu baises avec ça, à la seconde où tu éjacules, tu as tout ça dans ta goutte de sperme, et si ta queue est dure c'est parce que ceci, ceci et cela... et si elle est pas dure c'est à cause d'un long, long déterminisme d'échec ou de fatigue ou de sentiments... n'importe quoi ! Tout est dans tout, merde !

Q. — Ce qui est intéressant c'est que nous, là, on peut parler de ça plus ou moins clairement mais c'est pas inutile de....

J.B. — Ben voilà ! J'l'ai dit !...

Q. — Oui, mais pas seulement ça : vos films jouent ça, ils aident un peu le spectateur à faire fonctionner cette connaissance là, non ?

J.B. — Ya une fantastique polarisation à l'échelon de la nature, et quand je dis nature c'est au sens le plus vaste, le plus philosophique du mot, ya une polarisation extraordinaire, tout est satellisé... tout est... si on voulait shématiser la pensée aujourd'hui : ce serait un gros satellite, tout est mis sur orbite... tout est orbité : ya rien qu'on puisse analyser tout seul, séparément... c'est tellement évident ! Tout est étroitement imbriqué, satellisé... c'est l'action et la réaction... c'est l'agression et l'amour... et l'amour c'est pas du tout, du tout détaché de quoi que ce soit, heu...

Q. — Le problème du cul c'est bien un probème de rapport au monde, et si on est perturbé par Giscard ou Verneuil puisqu'on parle de cinéma, ou par n'importe quel discours de télé ; il est évident que notre discours, notre activité sexuelle sera vachement pauvre !

J.B. — Il est indiscutable que si physiquement, physiologiquement, intellectuellement à l'intérieur le père Valéry nous dérange c'est en raison d'un déterminisme profond, clair, évident qui traîne depuis la... le... tout le temps. Tu comprends, c'est vachement déterminé, alors comment peut-on dire j'aime ou j'aime pas... C'est affreusement et profondément déterminé...

(Arrivée de l'assistant de José Bénazéraf : ils parlent de la journée de travail du lendemain.)

Q. — ...

J.B. — Et la critique, ah, c'est vraiment des connards... un alibi... toute leur vie ils cherchent, pour parler de mes films ça fait 20 ans qu'ils cherchent des alibis !

... En fait ça me fout en rogne, cette connerie partout... Je suis tellement en colère en permanence que j'arrive même pas à m'faire plaisir en travaillant, en vivant... Je suis toujours irrité.

C'est-à-dire que la société me plonge dans un état d'irritabilité profond...

Bien sûr, j'casse pas la gueule à tout le monde, à tous les cons, j'finirais pas... mais j'm'arrête plus, les agressions quotidiennes... l'agression de tout ce qui se dit, s'écrit ou se filme...

Adolescence pervertie (1973) (Malisa Longo). ▼



me fout dans... je ne décolère pas. Je ne décolère pas depuis 15 ans !

Q. — Et là-dedans, où et comment se place la T.V...

J.B. — Là, on s'écoute parler... J'crois pas... C'est pas le propos. C'est trop con de parler de la télévision. (Un temps).. Non, c'est un reflet fidèle, c'est un reflet fidèle d'une société vachement engluée, enlisée... meûûûûh : enlisée ! Le pneu qui patine dans la boue, tu sais ; enlisée. Blouff ! Putain c'que c'est enlisé !! (Un temps)...

Et là-dessus pas l'ombre de l'amorce d'un soupçon de fraternité. Je ne vois pas. Je ne vois rien se profiler à l'horizon... Je ne vois pas de Camarades. Tu vois c'que j'veux dire ? Je ne vois pas du tout un bras sur une épaule... parce que c'est comme ça qu'on fait une révolution : à pas beaucoup, une dizaine de gens qui s'aiment. Portés par l'amour ! C'est Marx et Trotsky... Eh bien, cet amour-là je ne le vois nulle part. Je le vois Nulle Part !

C'est une civilisation, un système absolument désincarné. Décalorisé. Sans chaleur. Rien. Alors c'est évident... C'est évident dans la presse, c'est évident partout... Tout ça c'est la bouche serrée et le cul cousu, tout le temps ! Cette attitude devant la vie, tu la trouves dans tous les modes d'expression... Alors j'suis agressé !

Où j'en suis, je devrais rouler avec une Cadillac en or massif avec une bite en argent poinçonné, et puis regarder la vie, béat... comblé. J'pourrais en avoir rien à branler de cette merde... Non, ma colère est absolument authentique. C'est pas du tout le mec anar... le mec contre une société à laquelle il n'a pas pu s'intégrer.. Moi j'tuerais ! Le fruit et l'usufruit, merde !

Je veux qu'on pisse dessus ! Ceci étant dit je suis... J'ai une colère intégrale, fondamentale. Si je me fous en rogne avec toi c'est pour des raisons sérieuses...



▲ *The French Love (Patricia Herminier).*

Ayant, depuis les années 60, fantasmé sur les actrices de Don José et m'étant masturbé sans mesure avec l'aide, bien involontaire, de Sylvia Sorrente, Monique Just et quelques autres créatures dont Bénazéraf affecte d'avoir oublié le patronyme, je serais mal venu de ne pas reconnaître au Maître les très solides vertus cinématographiques que certains — en mal d'originalité — lui refusent aujourd'hui.

Comment ne pas admettre que, face à la médiocratie qui règne sur notre industrie nationale, José demeure, encore et toujours, notre érotomane le plus inventif et le plus pénétrant ? Son avant-dernier film, « Séquences Interdites » en administre la preuve et démontre aisément, dans une dernière séquence hyperphallocrate et foutrement bien montée, qu'après une ou deux approximations (« La Veuve » et « Les Deux Gouines »), José Bénazéraf vient de réussir haut la main son entrée dans le domaine du hard-core.

Michel Caen.



▲ *Black Love (Gilda Arancio).*



Voir Malte et Mourir (1974). ▲

Il y a un « phénomène-Bénazéraf » qui a ouvert les vannes de la censure et déconstipé la critique (elle chie). Ce qui le caractérise : son « inclassabilité ». Hard-core ? Intellectuel ? Erotique ? Politique ? Allé... bon courage !

Pour ma part, plus que de l'« œuvre Bénazérafienne», ou plus que du personnage haut en couleurs, je préfèrerais parler de ce qui prend corps au fil des films. Je ne peux pas me tromper : Bénazéraf nous fait des signes. Des signes d'amour.

Britt Nini.



La Planque (1975). ▲

Moi, le cinéma que je fais c'est un acte d'amour... Je ne mens pas, c'est un acte d'amour pour mon prochain, vachement profondément ! Moi quand je vois les films russes des années 1900-1920 : c'est d'un amour délirant pour l'homme, d'un amour prodigieux pour l'homme... Les Marx Brothers, les tout premiers Chaplin.. Ce qui me fait chier, c'est cette civilisation froide à l'heure actuelle... bourgeoise. Où il n'y a que des mecs pensionnés. Ils sont nés pensionnés. Ils sont pensionnés, et j'parle pas de la sécu, ils ont des rentes, ya les oncles, les tantes, la cousine, ils sont archi-protégés et en plus ils s'pincent comme ça et se protègent : assurer... Ya toujours un propriétaire foncier dans la famille qui meurt quand il faut ! Et ça commence à être angoissant et j'crois pas que ma colère... ma colère est faite d'amour. Voilà bientôt 20 ans que je gueule : regarde Toto, le cul c'est beau ! Et je gueule pas qu'là...



La Planque (Evelyne Thomas et Marianne Fournier). ▲

J'te redis : je peux facilement être serein : j'ai 53 ans, je baise à peu près toutes les filles que j'ai envie de baiser, et généralement quand j'le fais pas c'est que j'oublie ! J'ai absolument la vie que je souhaitais avoir, les gosses que je souhaitais avoir, les maisons... mais je n'ai pas décoléré une seconde. Et je te dis que c'est pas une colère d'aigri, c'est une colère de la tête, froide, précise... Et pareil pour les jugements que je porte sur le cinéma, tu vois ?...



(Propos recueillis au magnétophone par P.E.G.)



▲ *La Veuve Lubrique (Frédérique Barral, Nanette Corey et Magda Mondarie).*



▲ *Voir Malte et Mourir (1974).*

▲ *Le Bordel (1974).*

FILMOGRAPHIE

JOSÉ BÉNAZÉRAF

Comme réalisateur :
1961 - L'éternité pour nous/Le cri de la Chair.
1962 - La Drogue du vice/Le concerto de la peur.
1963 - 24 heures d'un américain à Paris/Paris Erotika/Sexy Partie.
- Cover-Girls.
1964 - La nuit la plus longue/L'enfer dans la peau.
1965 - L'enfer sur la plage.
1966 - Joe Caligula.
- St. Pauli zwischen Nacht und Morgen/Les premières lueurs de l'aube/Plaisirs pervers.
1967 - Un épais manteau de sang.
- Flesh and Fantasy (inédit en France).
1969 - Le désirable et le sublime.
- Bacchanales 69.
1970 - Frustration (The trip to perversion).
1972 - The french love.
- Racism (inédit en France).
1973 - Un homme se penche sur son destin/Le sexe nu.
- Bacchanales 73.
- Orgie et Bacchanale.
- Black Love/L'homme qui voulait violer le monde entier.
- Adolescenza perversa/Adolespervertie.
1974 - Orgies et Voluptés.
- Le Bordel ou La Maison des confidences.
- La Soubrette/La soubrette perverse/La suc... perverse.
- Voir Malte et Mourir.
1975 - La Veuve/La veuve lubrique.
- Une femme plus une femme.
- Les Incestueuses.
- Les 2 gouines.
- Sapho et Lesbos.
- La planque.
- Anthologie/Séquences interdites.



Producteur :
1958 - Les Lavandières du Portugal (Pierre Gaspard-Huit).
1959 - La Fille de Hambourg (Yves Allégret).
1960 - Un martien à Paris (Jean-Daniel Daninos).
1961 - La fête Espagnole (Jean-Jacques Vierne).
- Le Quatrième sexe (Michel Wichard).
1962 - L'accident (Edmond T. Greville).
1963 - La mort a les yeux bleus/Mourir d'amour (Dany Fog).
1966 - Model's International (Jacques Scandelari) C.M.
1970 - Les enfants de Caïn (René Jolivet).
1974 - Magasin de Lingerie/Tout bas (Noël Simsolo) C.M.

Acteur
José Bénazéraf apparaît dans « La nuit la plus longue », « Le concerto de la peur », « Un martien à Paris », « Le 4e sexe », « L'enfer sur la plage », « Plaisirs pervers », Frustration, « The French Love », « Les deux gouines », « Voir Malte et Mourir », etc.

Le Sexe nu (Alain Tissier et Valérie Boisgel).

LE MUSÉE DES OBSÉDÉS

par JEAN-PIERRE BOUYXOU



◄ *Pamela photographiée par Harrison Marks, vers 1960.*

PAMELA GREEN

Avouons-le : peut-être Pamela Green nous serait-elle moins chère, si elle n'avait pas incarné Milly, la file nue que tue Mark Lewis dans le fulgurant « Peeping Tom ». Elle est, dans ce film d'un constant érotisme au second degré, l'un des éléments détonnateurs qui, par leur brutalité agressive (ici, la nudité de Pamela, la seule du film), donnent les clefs de ses références sexuelles. Héroïne d'une séquence pleine d'humour (comme en ce plan où la main de Mark pianote sur la plaque de l'appareil-photo, sur laquelle on voit Pamela, à l'envers, pianoter, sur le même tempo, sur son propore postérieur), c'est, à n'en pas douter, son propre rôle qu'elle joue.

Michael Powell, dans un entretien inédit (Bruxelles, 1er octobre 1973), nous l'a confirmé, en soulignant le private-joke ainsi inséré au film :

« — Plusieurs détails laissent supposer qu'il y a, dans le personnage de Mark Lewis, diverses références à Harrison Marks...

— C'est évident ! Marks et sa femme (vous savez, Pamela Green, qui est aussi son modèle préféré et qui joue dans « Peeping Tom » le modèle nu assassiné) sont d'excellents amis à moi... Certaines scènes de « Peeping Tom » sont de véritables hommages à eux ! (...) Les photos qu'achète Miles Malelson (un autre ami du coupe Harrison-Pamela) sont des photos faites par Marks, et les scènes du studio photographique ont été tournées dans le studio de celui-ci. Il assistait d'ailleurs au tournage, et ça l'amusait beaucoup de voir sa femme jouer son propre rôle dans « Peeping Tom ». (...) C'est son propre assistant qui incarne l'assistant de Mark Lewis, pour ses photos. »



▶ *Fourrure, nuisette et cuisses nues : Pamela, c'est toute une époque de la mythologie érotique (photo : H. Marks).*



▲ *Son rôle le plus célèbre : Milly, le modèle de « Peeping Tom ».*



▲ *Pamela, vedette et unique interprète de « Xitement ».*

Pamela, en effet, fut moins actrice que cover-gilr. Mariée à Harrison Marks (photographe de nus et auteur de films érotiques, l'un des pionniers du cul en Angleterre : nous reviendrons longuement, un jour, sur lui), elle fut essentiellement, durant des années, le modèle le plus photographié par celui-ci, qui en fit naturellement la vedette de bon nombre de ses courts métrages, puis de certains de ses longs métrages.



▲ *Photo (retouchée, hélas !) de « Naked as Nature Intented » : le côté face de Pamela (à gauche, celle qui a les plus chouettes seins).*

FILMOGRAPHIE

Pamela Green, née en Angleterre, est la sœur du modèle nu Virginia Green, et l'épouse du photographe - réalisateur Harrison Marks.

Avec H. Marks et Robert Alexander, elle dirige la firme Kamera Cine Films (production et diffusion de courts métrages sexy en 8 et 16 mm, production de quelques longs métrages) et diverses revues (éditées par Kamera Publications Ltd) dont elle est l'un des modèles : « Camera », « Girls », etc.

1957-1961 - Nombreux courts métrages sexy (principalement des strip-teases et des films nudistes) de H. Marks.

1959 - « Peeping Tom » (« Le Voyeur » ; en Belgique : « Les Visages de la Peur »), de Michael Powell.

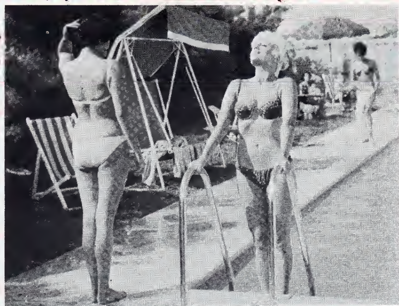
1962 - « Naked As Nature Intended » (« Corps sans voile »), de Harrison Marks.

1963 - « Double Shadow », de Harrison Marks.

1964 - « Xcitement »/« Sexy », de Harrison Marks (c.m.).

1965 - « I Tre dei Colorado » (« Le Massacre de Hudson River »), d'Amando de Ossorio (It./Esp.).

1975 - « The Legend of the Werewolf », de Freddie Francis.



◀ *« Naked as Nature Intented », opus 1 : Pamela en bikini.*



▲ *« Naked as Nature Intented », opus 2 : Pamela toute nue.*

Plus que Diana Dors, Pamela fut l'équivalente britannique de ces vamps sublimement dégénérées dont l'Amérique fournit l'archétype avec Jayne Mansfield : sculpturale, rayonnante d'une beauté aussi sophistiquée que vulgaire, constamment offerte car constamment dénudée, constamment inaccessible car constamment en rupture de naturel, elle symbolise toute une période de la mythologie érotique, où le désir naissait de la frustration, et vice-versa. Le film-phare du tandem Harrison/Pamela reste, à cet égard, l'étonnant (et quasi débile) « Xcitement », un court métrage directement diffusée en copies 8 mm : on y voit Pamela, chatte en chaleur ne se départissant ni d'un sourire ironico-méprisant, ni d'un académisme gestuel savamment stéréotypé, effectuer un strip pour émoustiller (par un juste retour à la scoptophilie cinéphilique impliquée par « Peeping Tom ») un mâle dont on n'aperçoit que la main, l'œil du veinard étant figuré par la caméra éminemment suggestive.

Vénus d'un autre âge (déjà !), Pamela a disparu des écrans mais demeure en nos fantasmes. Soyons reconnaissants à Freddie Francis de nous l'avoir brièvement restituée, inchangée dans sa blondeur opulente, en lui donnant le rôle d'Anne-Marie, l'une des folkloriques prostituées de « The Legend of the Werewolf ».



▲ *Toujours « Naked as Nature Intented » : le côté fesse de Pamela (au milieu, celle qui a le plus beau cul).*

bloc-notes *du Maniaque*

* Tatsumi Kumashiro, le réalisateur de « Rue de joie » (cf. « Sex Stars System », n° 4), termine pour la série « Roman-Porno Nikkatsu » un film polémique sur le sado-masochisme : « Kurobara Shôten » (« L'Ascension de la Rose Noire »).

...et distribué quand???

●

Le mercredi 24 juillet dernier, la télé française (T.F. 1) a, pour la première fois, longuement montré (et au ralenti, encore, pour qu'on voit mieux !) un coït. Las ! C'était dans l'émission « Les scientifiques répondent », réalisée par André-Sylvain Labarthe, et c'était un accouplement de rats qui était ainsi montré. Qu'alliez-vous imaginé ? Notre télé nationale n'est tout de même pas destinée à émoustiller le Français moyen avant son dodo (poil au dos) : auriez-vous la berlue (poil au nez) ?

●

CE MOIS-CI ON A Z'YEUTE POUR VOUS : Les gros mais beaux lolos d'Andréa Ferréol dans « Les Galettes de Pont-Aven », les doudounes pas vilaines de Cornélia Sharpe et celles plutôt chouettes de Margo Kidder dans « La Réincarnation de Peter Proud »; le lobe de l'oreille droite de Michèle Morgan dans « Le chat et la souris » ; la quique de Tarzoon dans « Tarzoon, la honte de la jungle » ; les nénés enfin dénudés de Mylène Demongeot dans « Il faut vivre dangereusement » ; les fesses de Sydne Rome (qui se font rares) dans le même film ; le corps à la mode de Shirpa Lane dans « La Bête » ; beaucoup trop peu de Romy Schneider dans « Le vieux fusil » ; Christiane Minnazzoli toute nue dans l'inévitable « Histoire d'O » ; et tout et tout de Mona Mour dans « La fille du garde-barrière ».

+ Marilu Tolo et Martine Brochard dans "le Penitentier des femmes perverses"

●

*** On annonce la sortie imminente de « L'Organe », édition française de « Screw ». Au programme : plein de textes sur le ciné porno, des interviews de Linda Lovelace, Georgina Spelvin, Harry Reems et Claudine Beccarie, et, surtout, une chronique régulière confiée à... Sylvia Bourdon !**

×

●

Pamela Stanford, une chouette nana qui a joué dans quelques quelques chouettes films de cul (« Les possédées du Démon », « Célestine bonne à tout faire »), est l'actuelle vedette d'un spectacle érotique (que la publicité prétend « hard-porno », mais c'est pas vrai) : « L'échange », au Théâtre des Saints-Innocents. C'est pas du cinoche, mais on vous en cause tout de même, car ça vaut le détour pour les a-mateurs ayant Pamela dans le colimateur. Le spectacle est prévu pour plusieurs mois : mais grouillez-vous néanmoins, on ne sait jamais, en ces temps de crise...

On vous demande bien pardon d'insister, mais faut qu'on vous reparle de « Mais qui donc a violé Linda ? », finalement sorti à Paris sous le titre « Les nuits brûlantes de Linda » (fort cornichon, le film se déroulant sous un éclatant soleil), alors que Franco (pardon !... James P. Johnson) voulait l'appeler « Le plaisir solitaire », que les producteurs l'avaient rebaptisé « Caresses de Chattes », et qu'il s'appelle en Belgique « Linda, la maison des pêcheresses » (ouf !). En effet, certaines salles projetaient ,en guise de copie, un contretype dégueulasse, à dominantes verdâtres. De plus, pour insérer les scènes « hard » (pas mauvaises et tournées par Franco additionnellement, mais néanmoins moins bonnes que le reste et moins bandantes surtout), on a coupé au petit bonheur dans le film, le mutilant abusivement au point que certains personnages (le couple de voyeurs) en ont totalement disparu ! Nous ne cesserons jamais, cré bon sang, de brailler contre pareilles pratiques, et nous râlons ferme contre le cinéaste qui les accepte : t'as tort Jésus, tu t'uses et tu te tues !

●

Les films-escroqueries à éviter absolument : « Mondo-Erotico », presenté en France comme étant de Russ Meyer (en fait, c'est un montage français, hyper-nullissime, où les seuls plans vraiment dûs au grand Russ sont... quelques images du générique de « Fanny Hill » !), et « Sexorcisme » (ou « Sexorcismes » selon le générique) de J.-P. Johnson (alias Jess Franco), simple tripatouillage (effectué par Franco lui-même, mille fois hélas !) de l'excellent « Exorcisme » (montage et bande sonore modifiés, rôles raccourcis ou supprimés, adjonction de scènes hard débiles où l'on reconnait Lina Romay, Pierre Aylou, des figurantes anonymes et... Jess Franco en personne, seulement doublé pour les gros plans de pénétrations, on s'demande pourquoi). Par ailleurs, « Le Miroir Obscène », du même Franco, est la version érotique du génial « Outre-tombe » avec des scènes additionnelles saphiques (avec Monica Swinn et Pamela Stanford) ou franchement hard (avec Lina Romay, Raymond Ardy, Jacques Marbeuf et des inconnus des deux sexes). La médiocrité de ces scènes (tournées par Franco dans un moment d'aberration) achève de foutre en l'air un film déjà très inférieur à sa version espagnole (montage refait, inceste avec le père remplacé par inceste avec la sœur, suppression de toutes les scènes oniriques, escamotage de la fin, etc...), et définitivement mué en sombre navet.

●

On vient de tourner « Week-ends balnéaires », film porno interprété par, entre autres, les sœurs Pony et Cathy Castel. Réalisateur : Georges Fleury. Précisons qu'il s'agit-là d'un pseudonyme de Jean Desvilles et pas du tout de Georges Cachoux comme l'un de nos con-frères a cru pouvoir récemment l'affirmer.

FEMI BENUSSI



Femi Benussi et Olinka Berova dans « Les Nuits érotiques de Poppée » ▲ (James Reed).

Depuis bientôt 10 ans, Femi Benussi éclaire de sa douce présence les écrans de l'érotisme italien. Elle en est en quelque sorte la vedette consacrée et elle doit sa renommée et sa considérable filmographie tant à son jeu d'actrice très élaboré qu'à son avantageux physique : un corps qui ouvre généreusement l'appétit des salles obscures ; un visage de teint de pêche aux traits fins et harmonieux. José Bénazéraf, renommé pour son exigence, ne s'y est pas trompé en faisant d'elle et de Malisa Longo (une autre « supernana » du cinéma italien vue dans notre numéro 2) les vedettes de ce chef-d'œuvre qu'est « Adolescenza perversa »... Au contraire de pas mal de stars, Femi Benussi vieillit « bien » : chaque film nouveau ne manque pas de nous la montrer toujours chaque fois un peu plus épanouie et rayonnante.



Les Trois Supermen de la Jungle ▼ (Bitto Albertini).









▲ *Femi Benussi dans « Quintanna » (Glenn Vincent Davis).*



▲ *(Au centre) Femi Benussi dans « Trois Supermen de la Jungle » (B. Albertini).*



▲ *Femi Benussi dans « La Sexologie de Pierre l'Arentin » (Piero Regnoli).*





▲*Femi Benussi dans « L'Infedele Nuda » (Alfonso Brescia).*▲



▲ *Femi Benussi dans « L'Infedele Nuda »*



▲ *Femi Benussi dans « L'Ultimo Decamero » (Italo Alfaro)*



Femi Benussi dans « Poppea une prostitua al servizio de l'Impero (Alfonso Brescia). ▲



▲ Femi Benussi dans « La Partouze » (Alberto Cardone).



◀ Le Belve (Gianni Grimaldi).



Femi Benussi et Malisa Longo dans « Adolescence pervertie » (José Bénazéraf). ▶



▲ P. de Lucca et F. Benussi dans « Di Pietro l'Arentino si raconta » (Piero Regnoli)




▲ ▲ *Femi Benussi et Mario Brega dans « Les 1001 nuits érotiques » (A.M. Dawson).*

▲ *Femi Benussi dans « Tarzana » (J. Reed).*

FILMOGRAPHIE :

FEMI BENUSSI

— Eufémia Benussi (née en Macédoine).
16 ans : Théâtre.

1965 - Uccellaci e uccellini/Oiseaux petits et gros (Pier Paolo Pasolini).
- Il boia scarlatto/Vierges pour le bourreau (Max Hunter = Massimo Pupillo).

1966 - Omicidio per appuntamento/ Omicidio per vocazione/Frissons à fleur de peau (Mino Guerrini).
- Un brivido sulla pelle (A. van Dyke).
- Il tempo degli avvoltoi/Le temps des Vautours (Nando Cicero).
- A suon di lupara/La bande à César (Luigi Petrini).

1967 - Frau Wirtin hat auch einen Grafen/L'auberge des plaisirs (François Legrand = Franz Antel).
- Radhapura / Endstation der Verdamten (Hans Albin).
- Nato per uccidere/Né pour tuer (Tony Mulligan).
- Vacanze sulla Costa Smeralda (Déodato Ruggcro).

1968 - Le calde notti di Poppea/Les nuits érotiques de Poppée (James Reed).
- Tarzana, sesso selvaggio/Tarzana sexe sauvage/Tarzana (James Reed).
- Quintana (Glenn Vincent Davis)/Trois Tombes pour Quintana.
- El Zorro le volpe/Zorro le renard (Guido Zurli).
- Il rosso segno della follia (Mario Bava).

1969 - Requiem pour Gringo (Eugenio Martino).
- Giornata di dolore per l'avvocato Araini.
- Questa liberta di avere le ali bagnate/Cette liberté d'avoir les ailes mouillées.
- Si je te rencontre, je te tue (Gianni Crea).
- Homo Eroticus (Marco Vicario).
- Les trois supermen de la jungle (Gitto Albertini).

1970 - Rivelazioni di un maniaco sessuale al capo della squadra mobile (Roberto B. Montero).
- Un apprezzato professionista di sicuro avvenira (Giuseppe de Santis(.
- Le calde notti del Décamerone (Gian Paolo Callegari).
- Giovane bella presenza oppresi per primo tango a Milano/La Partouze (Alberto Cardone).
- Decameron III/Le piu belle donne del Boccaccio (Italo Alfaro).

1971 - Le belve (Gianni Grimaldi).
- Di Pietro l'Aretini si raconta/ La sexologie de Pierre l'Arentin (Piero Regnoli).
- B. : la peau d'un homme.
- Paolo il caldo (Marco Vicario).
- I gallo... non canto al Nord.

1972 - Il prode Anselmo (Bruno Corbucci).
- L'arentin Pietro a niun dissi d'avanti... ma a tutti sul di dietro.
- La ragazza di Via Condotti (A de Mendoza = Germano Lorente).
- Leva lo diavolo tuo dal... convento (F. Legrand = F. Antel).
- Ton diable dans mon enfer Bitto Albertini).
- Blood story (Amasi Damiani).

1973 - Sensualita/Quando l'amore a sensualita (Vittorio de Sisti).
- La mala ordina (Fernando di Léo).
.. L'ultimo Decameron (Italo Alfaro).
- Il tuo piacere e il mio (Claudio Rocca).
- Finalmente le mille e una notte/Les mille et une nuit érotiques (Anthony M. Dawson = A. Margheriti).
- Canterbury proibito (Italo Alfaro).
- Adolescenza perversa/Adolescence pervertie (José Bénazéraf).
- Poppea, una prostituta al servicio dell'Impero (Alfonso Brescia).
- Il figlioccio del Padrino (Mauro Laurenti).
- Un professionista di scuro avvenire (Giuseppe de Santis).

1974 - Carnalita (Alfredo Rizzo).
- Ingrid sulla strada.
- Bruna formosa cerca superdotato (Alberto Cardone).
- C'est plus facile de garder la bouche ouverte que le bras tendu (Jean-Paul Barney = Jacques-Paul Bertrand).
- A pugni nudi (Marcello Zeani).
- L'infedele nuda (Alfonso Brescia).
- La dove non batte il sole/La brute, le colt et le karaté (A. M. Dawson = A. Margheriti).
- Il domestico (Filippo d'Amico).

1975 - The bloodsucker is leading the dance/La sanguisuga conduce la danza (Alfredo Rizzo).
- So sweet, so dead (Roberto B. Montero).

URSULA CONTRE LA MAFIA

Nora (Ursula Andress) est une créature de rêve. De surcroît, elle travaille entre ciel et terre comme hôtesse de l'air dans une compagnie intercontinentale. Elle mène les jours tranquilles d'une déesse...

Lors d'une escale à Naples, tout le cours de sa vie va changer : en effet, ayant accepté de se charger d'une missive à remettre en mains propres à un certain Silvera, une personnalité napolitaine, elle va connaître une cascade d'aventures dignes des plus grands « polars ».

Innocemment, Nora débarque à l'adresse indiquée : il s'agit d'une fête foraine qui se révèle bien particulière puisqu'elle est le repaire d'une bande de brutes ; en quelques instants, la jeune femme est bousculée, molestée. Elle comprend assez vite que le dénommé et très honorable Silvera n'est autre que le chef de cette bande déchaînée et qu'elle a été assimilée un peu trop rapidement à une « tueuse » à gages d'une organisation rivale ; elle prend également connaissance du contenu de la lettre : il s'agit d'une condamnation à mort... Autrement dit, elle nage en pleine maffia locale. Nora, traumatisée mais toujours superbe, se fait réconforter par l'un des artistes du spectacle de Silvera : pendant quelque temps le très beau Manuel (Marc Porel) va s'employer à aider la belle hôtesse de l'air. Il s'agit de résoudre le mystère de la lettre. Il lui révèle que le pire ennemi de Silvera est Don Calo (Aldo Giuffre), un affilié à la maffia et chef d'une bande rivale : Nora semble se piquer au jeu du chat et de la souris, mais voilà que le fameux Don Calo, qui décidément ne perd pas son temps, fait enlever la jeune femme dans le but de lui faire subir un interrogatoire. Et voilà la pauvre Nora prise en étau... Mais alors qu'elle est au fin-fond des pires ennuis, elle s'avère être la plus lutteuse, la plus combative des femmes. Visiblement, on commence à avoir des doutes sérieux quant à son innocence !

Telle une tigresse, elle déjoue les pièges inextricables des mafiosi, d'un revers de main, elle désarme les tueurs, elle assomme allègrement les gêneurs... bref, elle se révèle une super-femme d'action terriblement efficace. Par ailleurs, sur un simple coup de fil de sa part, elle fait « débarrasser » ses victimes du plancher !

Peu à peu la vérité apparaît : Nora n'est autre qu'un super-agent secret à la tête d'une organisation internationale qui a pour but de punir le crime ! Sa mission ici consiste ni plus ni moins à détruire les deux gangs rivaux !

Et bien sûr, elle réussit à mettre fin aux divers trafics lors d'une sensationnelle bagarre où les deux bandes rivales s'affrontent.

R.G.



▲ *Ursula Andress et Marc Porel.*



▲ *Ursula Andress et Marc Porel.*

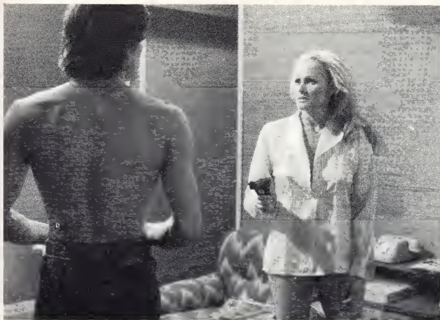
◀ *Ursula Andress et Marc Porel.*



Ursula Andress. ▲



Ursula Andress. ▲



▲*Ursula Andress et Marc Porel.*

FICHE TECHNIQUE

« Colpo in canna » / « Doigt sur la gachette » / « Un coup dans le canon » / « Ursula contre la mafia » - Réal. : Fernando di Léo. Scén. O. et adapt. : Fernando Di Léo. Photo. : Roberto Gerardi (Télécolor). Mus. : Luis Enriquez Bacalov. Son : Alberto Salvatori. Mont. : Amédéo Giomini. Prod. : Cinéproduzioni Daunia 70 et Alpherat Int. (d.d.p. : Francesco Vitulano). Présenté par : N. del Monaco et Franco Cancellieri. Interprétation : Ursula Andress (Nora), Marc Porel (Manuel), Aldo Giuffre (Don Calo), Woody Strode (Silvera), Isabella Biagini, Lino Banfi, Maurizio Arena, etc. Origine : Italie 1974.



▲*Ursula Andress.*

◄ *Ursula Andress et Marc Porel.*

WAKAMATSU KOJI



Koji Wakamatsu. ▲

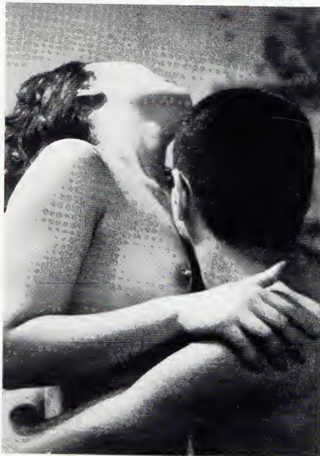
Wakamatsu Koji (né en 1936) ancien gangster, ayant réalisé à ce jour, depuis 1963, plus de 70 films, en ayant produit une quinzaine, travaille complètement en marge des grandes compagnies japonaises de production et de distribution, se produisant lui-même et tenant à garder son indépendance.

Si tout son cinéma repose sur l'érotisme, c'est que pour lui l'érotisme y est essence même de vie. Nous n'avons hélas pu voir la totalité de son œuvre, parfois inégale, mais déjà aujourd'hui ô combien inspirée et mûre ses films étant par ailleurs peu distribués en Europe, et le seul que l'on ait pu voir en France en exploitation fut le commercial mais non moins sublime : « Les six épouses du Ching ».

Parmi ses œuvres les plus célèbres, citons tout particulièrement : « Embryo », « Violated Angels » / « Sei Anzai » / « Anges Violées » et « Sex Jack ». Ce qui est troublant, voir inquiétant, c'est que toute la presse lors du passage de ces films dans divers festivals, considéra Wakamatsu comme un petit farceur... préférant le sérieux tristounet d'un Nagisa Oshima, que l'on prit bien à tort comme un des réalisateurs japonais actuels les plus importants.

« Sex Jack » avait au Festival de Cannes 1971 provoqué les rires d'une salle avide de fellineries. Il n'en reste pas moins que c'est un des très rares films révolutionnaires, subversifs mais encore le public (et pour combien de temps ?) ne supporte pas l'alliance : Révolution / Erotisme, sans piaffer. Grotesquement taxé de fasciste (!), Wakamatsu n'a encore que peu de défenseurs. Pourtant, « Sex Jack » amorçait une éthique bien en avance sur un « Tout va bien » de Gorin-Godard et amenait (peut être un peu crûment) des vérités encore peu avancées à l'écran telles que, reprenant une option marxiste-léniniste, ce ne sont pas les ouvriers qui ont le plus besoin des patrons, mais bien les patrons des ouvriers pour faire marcher leur usine...

Chronique d'un groupuscule révolutionnaire, le film comme tous ceux de Wakamatsu est une belle reflexion sur le **passage de l'acte** (ici, le détournement d'avion, l'acte révolutionnaire, voir le fanatisme et toujours l'agression meurtrière, devançant toute une série de films sur le même rapport : Passage à l'Acte / Acte Gratuit, tels que « The Visitors » de Kazan ou « Lonely Killers » de Boris Szulzinger. Passage à l'Acte qui prend souvent des rapports de forces con-



▲ *Sex Jack.*

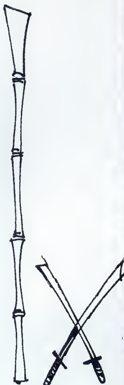


▲ *Sex Jack.*

tradictoires et signification d'Acte Gratuit : la boucherie sanguinolente d'« Anges Violées », chronique basée, tout comme « Sex Jack », sur un fait-divers. Signalons que le soir même du massacre de Lodtz, Wakamatsu était déjà sur les lieux pour y tourner un film !

« Anges Violées », c'est le massacre des infirmières de Chicago par un intrus. Se contentant du noir et blanc, utilisant le scope de façon magistrale, il n'a recours à la couleur que pour sa stricte nécessité : première intervention : plan d'une fille attachée, déchiquetée, saignée, enfin, la couleur, toujours dans des tons rougeoyants, ne réapparait qu'à la fin : plan d'ensemble des « anges » baignant dans une nappe de sang, pour se conclure, éclater littéralement dans la course finale, effrénée, vers la mer, en sépia, orange.

Pour nous, il ne s'agit pas seulement de l'un des plus beaux films érotiques qui ai jamais été réalisé, mais aussi de l'un des plus grands films du monde. Jamais film ne fut plus masochiste, la tendresse y cotoyant constamment la cruauté, le plaisir du gâchis, puis le regret (l'un des gros plans finaux est celui d'un enfant regardant fixement la caméra) jamais film ne fut plus érotique par la nudité même, sans recours à aucun fétichisme, mais par le génie des cadrages d'une caméra s'attardant sur des corps nus. A ce point de vue,





▲ *Sex Jack.*

▲ *Anges violés.*



Les Six Epouses de Ching. ▲

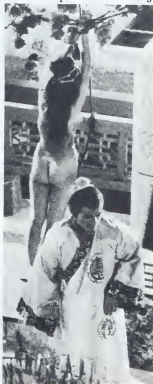


▲ *Anges violés.*



Les Six Epouses de Ching. ▲

Les Six Epouses de Ching.



on peut dire de Wakamatsu qu'il est assurément le plus grand cinéaste lyrique, le lyrisme ici s'assimilant à une sorte de pureté originelle à retrouver... même si cette pureté doit être retrouvée par la violence.

« Sex Jack », lui aussi, en scope noir et blanc, réemploie comme dominante lors des rares séquences en couleurs, le rouge : ici sur les pullovers, et divers objets, et surtout réemploie le style de la bande dessinée... à preuve ce gag extraordinaire dans « Les six épouses du Ching » où un samourai est embroché par le sabre d'un ennemi, vole, saute en l'air, sort du cadre par le haut de l'écran et ne retombe pas !!! alors que le plan ne coupe pas...

Plans très longs, emploi de la musique (douce) magistrale, dialogues réduits au minimum (« à mon avis, l'essence du film est l'expression par l'image. Je n'aime pas faire un film avec des dialogues envahissants » W.K. à Roland Lethem, in « Midi-Minuit Fantastique », n° 21).

Peut-être est-ce le ton apparemment naïf de Wakamatsu qui fait ricaner la plupart, les sous-titres renforçant les clichés... Mais, depuis quand la révolution et le cul ne devraient pas faire ménage... Laissons le combat de la pornographie aux représentants de la protection des familles. Une révolution sans cul : berk !

Paul-Hervé MATHIS.

1er FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM PORNO-EROTIQUE

Y'aurait long à dire sur ce que représente une manifestation comme ce Festival du Film Porno, organisé opportunément à Paris, pour la première fois, cette année. Par contre (et nous le déplorons), y'a vraiment pas de quoi délirer sur le Festival lui-même.

Regrettons, d'abord, la mauvaise qualité des projections (format et cadre bouzillés, rideaux baladeurs, bobines interverties, nombreux flous, génériques escamotés, son défectueux), et constatons que la programmation (effectuée par Gérard Thum), si elle eut le mérite de n'être pas sélective (c'est-à-dire de n'être pas flique), comporta une forte majorité d'œuvres merdiques, ceci entraînant cela. Déplorons aussi l'absence de sous-titres pour la plupart des films : nous prend-on pour de fins lettrés polyglottes ?

Parallèlement ,nous n'avons guère vu l'utilité de l'hommage à feu Lucien Hustaix (mort, on le sait, alors que paraissait son interview dans notre nº 4) : passe encore de projeter ses films, mais de là à les projeter en permanence, y'a de l'abus.

Pour ne pas lésiner, râlons aussi contre l'absence totale d'un bureau de presse : aucun tuyau n'était fourni sur les films (pas même le nom des réalisateurs, le titre annoncé allant parfois jusqu'à être faux !), et nous avons dû accomplir des miracles pour illustrer ces pages, nulle photo n'ayant été diffusée.

Il reste à souhaiter que ces erreurs de parcours sauront être évitées l'an prochain, qu'on ne nous imposera plus en masse les ignominies d'Hustaix, Michael Thomas ou quelques-uns de leurs disciples, et qu'on écartera de la compétition les films déjà vus et revus (comme, cette année, « Justine de Sade » de Pierson). Ce premier Festival fut un sympathique coup d'essai, dont nous aurions aimé avoir à ne dire que du bien, mais qui n'évita aucun des écueils que comportait la tentative. De profitables leçons en seront vraisemblablement tirées, et nous sommes les premiers à espérer que la seconde édition du Festival sera de bien meilleure cuvée que celle-ci.

Enfin, voyons les films. inutile de s'étendre sur un certain nombre de merdouilles même pas bonnes à être descendues en flammes. Kif-kif en ce qui concerne quelques films (parfois chouettes, comme « Chain Gang Women », un thriller de Robert-Lee Frost datant de 1971, connu en Belgique sous le titre « Shangaï Woman », au petit bonheur) dont la présentation était insolite en pareille manifesta-



Ah, crénom, le bel éphèbe ! Prototype idéal du bon Français (sain, viril, musclé et tout le bazar) selon Hustaix, Greg Masters batifole sur l'une de ces demoiselles que feu Lulu nomma « Les Tripoteuses ».

LE PALMARES

— Le Phallus d'Or a été décerné au film américain de Jim Buckley « S.O.S. », ce choix prévisible s'avérant des plus justifiés.

— Le Grand Prix du Festival est allé au film français de Frédéric Lensac (alias Claude Mulot) « Pussy Talk, le sexe qui parle » : couronnement fort discutable, sans doute dicté par la nécessité chauviniste de distinguer un film bien d'chez nous.

— Le Prix de l'interprétation féminine a été attribué à Jean Jennings pour son rôle dans « Défiance ! », ainsi qu'elle le méritait largement.

— Le Prix de l'interprétation masculine est allé à l'acteur (français) Robert Le Ray pour ses créations dans les films (hollandais) « Sensation » et « French Blue » : juste hommage à la fougue de ses 62 printemps.

— Une mention spéciale du jury a été votée en faveur d'Alberto Ferro pour « Sensation » (ce qui n'est que justice), pour « French Blue » (ce qui est plus bizarre, le film étant, rappelons-le, un reportage de Falcon Stuart sur les travaux de Ferro), et pour l'ensemble de ses films (de 400 à 500 courts métrages pornos).

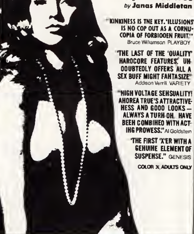
— Une autre mention spéciale du jury a récompensé le court métrage (hollandais) d'animation du dessinateur (français) Siné « Aaaaah ! », produit en 1974 par Ferro et devenu le prégénérique de « French Blue » : choix d'autant plus judicieux que ce fut, quelque peu scandaleusement, le seul court métrage projeté au cours du Festival.

tion, puisqu'il ne s'agit pas du tout de films de cul... du moins dans la version présentée, mutilée par une quelconque censure.

Nous ne parlerons pas davantage de plusieurs films dont nous avons rendu compte (dans nos numéros 3 et 4) à l'occasion de Cannes : « Penetration », « Sensations », « S.O.S. » ; quant à l'étonnant « Anges violés » et au génialissime « Sex Jack », de Wakamatsu, il en est parlé, en ce numéro, dans le dossier consacré à leur réalisateur.

Par contre, nous sommes navrés, autant que furieux, de ne pouvoir parler d'un chef-d'œuvre : « Breaking Point », film suédois signé Ron Silberman Jr., réalisé en fait par le producteur Bo A Vibenius (alias Stan Kowalski), déjà auteur (sous le pseudonyme d'Alex Fridolinski) du magnifique « Thriller ». Les douaniers français, toujours vigilants, toujours vaillants, toujours bons fonctionnaires, ont jugé utile de bloquer à la frontière la copie de cet exceptionnel cocktail de violence, de pornographie et de virulence politico-sociale. Notons que le film était, sans encombre, passé cette année à Cannes (où nous l'avions vu, nous réservant de revenir longuement sur lui et sur son réalisateur).

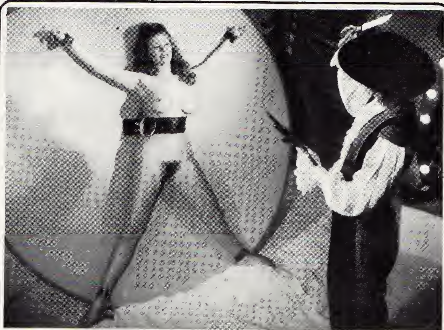
Un mot pour dénoncer la dégueulasserie de quelques films dont nous avons jugé inutile de publier la moindre photo. « Sexual Communication » (U.S.A., d'Albert Irving), ignoble pensum réactionnaire sur une prétendue « éducation » sexuelle, est un film aussi ennuyeux que crétin. « Open City » (U.S.A., de Jerry Abrams), ou « Sex in San Francisco, Open City 72 » (titre complet du générique), est un puant reportage, bien pensant et à crever de conformisme, sur la « révolution » sexuelle dans le cadre d'une ville ; on n'en retiendra guère qu'un ou deux petits strip-teases vaguement fétichos. « Rendez-vous With Anne » (U.S.A., de Lowell Pickett),



Injustement laissé pour compte par le palmarès. « Illusions of a Lady », de l'Américain Jonas Middleton (1973), demeure l'un des plus beaux films « hard » tourné à ce jour. Plastiquement admirable, magistralement réalisé (les rapports sons-images, par exemple, sont minutieusement analysés et utilisés), le film fait inventivement appel à diverses formes de perversion, loin de toute sempiternelle « santé » sexuelle, et bascule (par une surenchère dans l'emploi des fantasmes) dans l'onirisme



Monica Swinn dans le rôle de « Draguse » (présenté au Festival sous le titre de « Hard Score » !) le dernier film de Patrice Rohmm. Malgré une ou deux petites trouvailles de scénariste (voir notre numéro 5), celui-ci a totalement raté un film dont les interprètes sont mal utilisé (e) s, dont les longueurs abusives frisent l'escroquerie, dont la nullité technique pue l'amateurisme dans le sens péjoratif du terme (acteurs et actrices, ainsi, sont épouvantablement post-synchronisés par des voix qui ne leur appartiennent pas).



Christa Free dans une scène onirico-fantastique de « Mädchen die Nacht » (Les femmes qui hurlent après l'amour), réalisé en 1972 par le producteur suisse-allemand Erwin C. Dietrich sous le nom de Michael Thomas (après abandon du nom de Fred Williams, déjà utilisé par l'acteur que l'on sait) : technique inexistante, crétinisme absolu et gaillardise débandante, le tout rehaussé par l'unique gimmick de Christa (se suçotter elle-même le bout des seins). Pouah !



La grande absente du Festival : la délicieusement émoustillante Marilyn Chambers (ici dans « Resurrection of Eve », de John Fontana) : son meilleur film, l'étonnant « Behind the Green Door » (réalisé en 1972 par les frères Mitchell), fut annoncé au Festival jusqu'à la dernière minute, mais n'y fut finalement pas projeté, la copie étant encore au sous-titrage.



« Une heure trente d'amour » (ex-« Le Viol ou la preuve par trois »), de Richard de Conninck (acteur, dans son film comme ailleurs, sous le nom de Bigotini), bouzille allègrement la sacro-sainte notion de « qualité » du cinoche de cul bien français. Ce film tient à la fois des Trois Stooges et du ciné amateur, avec une hystérie (matinée de nonchalance) qui laisse pantois le spectateur le mieux rompu avec l'œuvre de Lucien Hustaix ! A noter un premier pas vers la zoophilie cinématographique, dans la bande-son (qui fourmille de cris d'oiseaux, grognements porcins et autres cris animaliers). A noter aussi la très mauvaise qualité de la projection 16 mm au Festival.

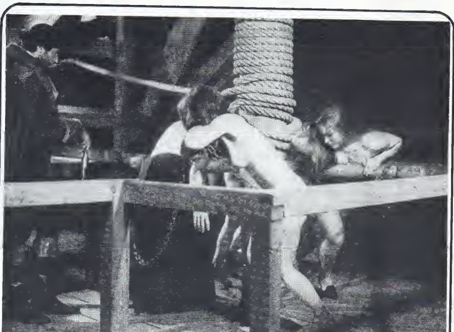
qui avait été présenté à Cannes sous le titre « Learning To Love », est l'un des films pornos les plus remarquablement cons jamais tournés : esthétisme à bon marché, romantisme de quatre sous, réalisation hallucinante de débilité, et phallocratisme forcené (le film est un vrai récital de pipes, mais les messieurs refusent catégoriquement d'y faire minette aux dames, qui peuvent toutefois faire ça entre elles : tant que ça se passe entre créatures inférieures, n'est-ce pas, c'est pas bien grave et c'est moins dégoûtant). « Farewell Scarlet » (U.S.A., de Chuck Vincent), qui clôtura lugubrement le Festival, comporte un ou deux assez bons gags, mais se perd dans le tape-à-l'œil tout en n'en finissant plus d'être lourdement bavard.

Quant aux autres titres, nous pensons qu'une petite photo vaut cent fois mieux qu'une longue exégèse...

La Rédaction.



« S.O.S. » (« Screw on Screen »), de Jim Bucktey, qui a fait l'objet d'une analyse dans notre n° 4, a obtenu le Phallus d'Or du Festival. Sur notre document : la savoureuse scène du taille-crayon anal.



Curieuse initiative que de présenter, dans un festival de films inédits, une bande qui est diffusée commercialement depuis des années. On s'demande à qui cela peut-il bien profiter, hein ? Ceci dit, l'idée d'une rétrospective ne manquerait pas de charme, et l'on sait que les bons vieux films « de cul » sont parfois plus excitants que les films « hard » new look.

Jean Jennings dans « Défiance ! » (ou « The Defiance of Good », titre complet du générique), film américain d'Armand Weston (1974), passionnant à plus d'un titre. Il s'agit d'un des premiers pornos « hard » qui fasse appel au fétichisme sado-masochiste, et dont le héros masculin soit un personnage authentiquement sadien. À la limite du fantastique et de l'ésotérisme, le scénario défriche cinématographiquement les liens entre occultisme et pornographie. Extrêmement bandant et ambitieux dans son propos, le film bénéficie d'une réalisation diaboliquement intelligente, et l'embellissement progressif de l'héroïne, au fur et à mesure qu'elle se soumet davantage à « la religion du plaisir », illustre mille fois mieux que l'esthétisme d'un Just Jaeckin ce que peut être « le bonheur dans l'esclavage ».





QUELQUES MOTS... « DU BOUT DES LEVRES » !

(« Pussy Talk », ou « Le sexe qui parle » ou encore « Du bout des lèvres » : cf. notre résumé et la fiche technique dans notre numéro 5)

« Du bout des lèvres », des lèvres pubiennes bien sûr, a été primé par le jury du Festival des Zizis d'Or. Dès ce jour, la comédie hard-core française peut exhiber au grand jour les deux valeurs sûres dont elle fait ses choux gras : le zizi veinqueur d'un côté et l'or (dur) du même côté. Difficile de trouver plus parfait symbole qui condense à la fois le phallocratisme et le capitalisme : les deux en font une belle paire. De ce point de vue-là, « Pussy Talk » est fort bien choisi. D'autant mieux que, pour nous faire avaler le triste mariage du cul et du fric, la sauce liante du film prétend au comique. Il faut dire que Lansec-Mulot y réussit assez bien, à en juger d'après les rires grasseyants des meks qui remplissent la salle. C'est bien gaulois. C'est bien d'chez nous. Ça vous titille votre côté coq ; ça vous châtouille la crête ; ça vous flatte les organes. Bref, ça vous renforca dans vos vieux tics et surtout ça vous bouche toute possibilité de savoir ce qui s'agite dans votre rire... au cas où (malgré tout ça) vous vous intéresseriez à vous.

Pourtant ! Un sexe de femme qui parle... c'est une idée force ! A croire qu'on la lui a soufflée à Lansac-Mulot ! Mais par ailleurs il a du talent : il n'a pas son pareil pour transformer une riche idée (pauvrement exploitée ici) en une pauvre idée richement exploitable.

Un sexe féminin chipant la vedette à son héroïne. Un sexe qui court-circuite la bande-son. Un sexe se déclarant organe indépendant. Qui n'est plus d'accord pour perpétuer un mariage petit bourgeois. Qui veut se libérer. Se portant en avant. Méprisant les freins moraux de sa petite « conne » de propriétaire...

Ça aurait pu ! Ça aurait pu déclencher des rires libérateurs. Ou étonnés.

Au lieu de cela, la déliquescente sentimentalité l'emporte. Je t'âme... je t'âme mon amoûûr... Ne me quitte pas !

De toutes façons, à l'issue de la dernière bataille de la guerre des sexes parlants, la victoire en revient au sexe mâle qui accède à la « parole », la volant ainsi à sa partenaire. Vous voyez, tout finit « bien ».

Allez-y-zi donc voir vous-mêmes.

Britt NINI

Une nostalgie très typiquement bien française : celle du bobinard bourgeois, telle qu'Hustaix l'illustre dans « Maisons closes ». La nullité, le pétainisme et la bêtise de ce film en disent long sur la débilité et la timidité du hard français, lorsqu'on songe qu'Hustaix est de loin, chez nous, le cinéaste le plus porno !





« Les Culbuteuses », teutonnerie archi-nulle de Steiner Stumpf, démontre merveilleusement la malhonnêteté du cinéma qui, à l'aide de sketches « réalistes » prétend illustrer la sexualité quotidiennement vécue par ceux-là mêmes qu'un tel cinéma aide à maintenir dansla plus pourrie des misères sexuelles.

bloc-notes

Dans le numéro 373 de « Pariscop », Jacques Doniol-Valcroze, le cinéaste qui fait pschittt, parle de « Les Vampires de l'Alfama », roman publié par son pote Pierre Kest, le cinéaste qui fait couac. Il paraît que Kast a « totalement renouvelé un genre », car il aurait pris le « contre-pied de la tradition (vampire = horreur) en posant l'équation : vampire = amour ». Il n'a pas dû voir beaucoup de films fantastiques, le père Doniol. Sinon, il seurait que, depuis « Nosferatu », c'est précisément par tradition que le vampirisme est systématiquement assimilé à un acte érotico-amoureux. Ah, que c'est beau la culture ! Et, à propos de culture, laissons Doniol à celle (qu'il connaît bien) du navet, et conseillons à Kast celle de l'ail : ça éloignera de lui les vampires, qui ne lui réussissent guère.

●

— Le numéro d'été (n° double 160-161) de « L'Avant-Scène Cinéma », consacré au fantastique, comporte le découpage de deux classiques de l'érotisme onirico-surnaturel : « Le Cabinet du Dr. Caligari », de Robert Wiene, et « Le Cauchemar de Dracula », de Terence Fischer. En prime, une monumentale filmographie du mythe de Frankenstein, par notre collaborateur Jean-Pierre Bouyxou : 153 films recensés (compte non tenu d'une impressionnante liste de films en marge du mythe, de titres abusifs, de faux films, de projets avortés et de films citant Frankenstein dans le dialogue, et d'une théâtrographie), où une belle part est faite aux films érotiques (nudies, sexploiters, films clandestins, etc...). Signalons que « L'Avant-Scène » doit publier, dans son numéro de novembre, un important (et abondant) additif à cette filmographie.

crénom !...

○

Le numéro 1588 du « Film Français » nous apprend que Delphine Seyrig a été « invitée d'honneur » aux Etats généraux de la Prostitution, lesquels ont eu lieu à la Bourse du Travail de Lyon. Bravo, et vivent les putes, mais faut-il raisonnablement penser que Mme Seyrig va aller jusqu'au bout de son action propagandiste, et ne tournera désormais plus que des films hautement pornos? Nous, on trouverait ça très rigolo. Mais nous n'y comptons pas trop.

●

Rétrospactiva Stava Owoskin à la Cinémathèque Française. Salutaira manifastation : ça a permis da démystifier un typa qui passa pour la grand manitou de l'érolisma à la sauce undarground, et qui (« Take ma » mis à pert) ne fait qua das films d'autant moins bandants qu'ils sont aussi prudas qu'esthétisants, longuats et mardiquas.

○

* Projet érotico-documentaire de Georges Cachoux : réunir quelques couples de partouzeurs dans un lieu clos, les filmer sans discontinuer pendant 3 jours et 3 nuits, et faire un porno hard à partir de ces 72 heures de Rushes.

Bon courage !

Extraits de la documantation da pressa diffusée par la Framo pour le sortia da « Séquences intarditas », la darnier Bénezéraf :

« Dapuis ses originas, la censura cinémetographique s'était donné pour but de freiner au maximum l'évolution das mœurs (...) Avac « Séquencas intardites », José Bénazéraf remat en quastion la principe da la censura. Par le jeu d'un montage à la fois thémetiqua et chronologiqua, « Séquances intarditas » est une réflaxion sur la désir et l'intardit. C'ast aussi une histoire de la cansura an Franca, das années 60 à nos jours, et una anthologia da toutas las scènes censuréas das films da Bénazéraf (nudités, strips trop évocataurs, saxas masculins et féminins, lasbianisma, fallations, partias de groupes, soft at hard-cora). La film se clôt sur las scènes da tournaga du prochain film de Bénazéraf. »

○

Suite des informations sur le Zorro que devait tourner Jack Guy : le film est tourné, il s'appelle (provisoirement !) « La marque de Zorro », il sera signé James Gardner et il aure la nationalité belge. Frank Latimore (rebaptisé Clint Duglas !) y incarne Zorro... dans des extraits d'un vieux Zorro de J.-L. Romero Marchent, Monica Swinn y incarne le même héros (devenu féminin !) dans les nouvelles scènes, Howard Vernon (mentionné par le press-book imprimé avant le tournage) ne fait finalement pas partie de la distribution, et... il ne s'agit pes du tout (mille excuses) d'un film de cul !

●

Charlas Farrar (la réalisataur de « Sex Connection ») achèva la tournage d'une comédia herd : « Eractions municipalas », avac Pamela Stenford, Bigotini, Howard Varnon at (saul actaur non franquian da la banda) Gery Silver.

○

— Tournage en octobre, en France, du premier porno « hard » coproduit par la France et les U.S.A. : « La Belle et la Bête » (« The Beauty and the Beast »), remake du caca de Cocteau, d'après le chouette conte de Madame Leprince de Beaumont. Budget : 175 000 dollars. Réalisateur : Jim Buckley (« S.O.S. »). Producteurs : Jim Buckley, Dave Buckley (réalisateur de « Saturday Night at the Baths », producteur de « Come and Judge ») et Michel Caen. Comédiens américains et français.

●

Suite da l'écho ci-dassus : Jamas Gerdner (oui, c'est un psaudo, mais on na paut pas dira de qui !) sara vraisamblablamant la signataira de « Midnight Party » (nouveau titra da « Porno Pop », ax-« La partouza da minuit ») qui ast, an fait, una réalisation de Jass Frenco. Da mêma, la productaur Danial Lasœur signara apparammant la mise en scèna da « Shining Sex » (ex-« Alpha »), film égalamant réalisé, an réalité par Jess Franco (dont la filmo, si çe continue, va devanir un vrai cassa-têta chinois).

Messieurs,
Ayant lu le troisième numéro de votre revue, je pense qu'il serait conforme au genre que vous vous êtes fixé de traiter d'un sujet qui me plaît tout particulièrement : la fessée au cinéma. Je suis en mesure de vous donner une liste très incomplète, certes, des films dans lesquels on assiste à une scène de ce genre : « La Taverne de l'Irlandais », « Les racines du ciel », « Le grand Mc Lintock » (2 fessées), (suit un liste de près de 20 films trop longue à publier ici...).
En espérant que ma proposition vous intéressera...
A. Lefèvre (Paris 9e)

Monsieur le rédacteur en chef,
C'est avec un vif plaisir que j'ai salué l'apparition de « Sex Stars System », mais j'ai attendu quelques numéros pour me faire une opinion. (...)
Pour en revenir aux reproches, à propos de « C'est bon pour la santé », qui m'avait amusé. Pour employer le vocabulaire de vos collaborateurs, je suis tombé sur le cul en lisant : « On se trouve en présence d'un petit caca réac ». Je me demande quel rapport la politique peut avoir avec ce petit film gentiment érotique. Je suis peut-être demeuré mais le sens politique m'a échappé. Et croyez-vous que ce soit utile d'avoir recours à la scatologie ? (...)
D. Urine ou Origny (illisible) (Paris 15e)

Scato, moi ? Ben, merde alors ! (Britt Nini).
Vous nous reprochez de publier des textes critiques. Mille excuses, mais tant que le cinéma (« érotique » ou « pornographique ») français sera aussi mauvais dans son ensemble nous le répéterons, autant qu'eux-mêmes répètent les mêmes vieilles recettes. Ce que nous cherchons c'est bien à vous inciter à aller au cinéma, mais avec exigence.

C'est un nouveau lecteur satisfait qui vous écrit. J'ai découvert seulement hier votre numéro 3. Je n'ai qu'un mot à dire : « Bravo et continuez comme ça ! ». J'avais, avant de vous connaître, « essayé » un de vos concurrents qui donne dans le même style que vous, et j'étais très déçu. Par contre, avec « Sex Stars System » « chapeau ! ». Moi qui adore l'érotisme, la pornographie et tout : je suis enchanté. (...) Car vous au moins vous n'hésitez pas à nous montrer des photos de films comme « History of the Blue Moovie », et vous n'avez pas peur des mots... Bravo et merci d'aborder tous les sujets, car vos confrères ne le font pas...
Longue vie à « Sex Stars System » !
R. Brun (27 Gisors)

A propos de Karin Schubert :
« (...) Sa filmographie ne serait pas complète sans la photocopie du court extrait que je vous fait parvenir d'un film super 8 qu'elle a tourné en 1968, je crois. J'ai trouvé des photos d'elle publiées à cette époque dans des revues suédoise et danoise, toujours avec la même partenaire que je n'ai pu identifier. (...) »
A. Bulteel (59-Marcq-en-Barœul)

Outre les documents que vous nous envoyez, nous possédons des photos de ces reportages, comme vous le dites, particulièrement impubliables ; nous attendons des jours meilleurs pour les publier.

Comme on est sympa à SSS avec les gens qui nous aiment bien, on souhaite en retour « une longue vie » à Didier Rosell, rue Raymond Serbier, « Albias », 82800 Nègrepelisse. Et même qu'on fait passer une annonce : il recherche des affiches et des affichettes, photos et scénarios sur le ciné fantastique et érotique. Vous reste plus qu'à le contacter !

Chers SSS,
(...)
Avant de conclure, j'aimerais que J.-P. Bouyxou lise cette lettre, j'ai en effet envie de lui dire combien j'aime ses chroniques, combien depuis des années j'apprécie son action vivifiante. Depuis l'époque des Mercury Bis et autre Ecran Fantastique, depuis ce festival de Bordeaux, depuis cette même passion pour le magnifique « Aqua Sex », etc., mon cher J.P.B., j'aimerais beaucoup que tu fasses un épais dossier sur Paris-Hollywood... les premiers numéros, quand ce mirifique canard était encore très lié au stars system (...) ; enfin, est-ce vrai, ce qu'on raconte, que tu aurais tourné dans un court métrage super 8 où l'on te voit suçant la queue d'un Guy Debord déguisé en fillette de l'époque victorienne ???
Amitiés.
J.-Pierre Turmel (76000 Rouen)

« J'ai jamais collaboré à « Ecran Fantastique » (vous confondriez pas avec le défunt « Miroir du Fantastique » de glorieuse mémoire ?) ; quant à l'allution à Guy Debord (effectivement déguisé en fillette victorienne), eh bien, c'est lui qui suce ma bistouquette (moi-même étant déguisé en Marie-Antoinette), tout ça dans un film (anonyme) en super 8 que diffuse, sans s'en vanter, le collectif Cinéma Parallèle. J'ai vendu l'essentiel de ma collection de « Paris-Hollywood » pour entretenir des femmes de mauvaise vie, je n'envoie jamais de photo dédicacée (c'est un principe), et les chèques d'encouragement doivent m'être envoyés au siège de la revue, qui transmettra. »
J.-P. Bouyxou.

Monsieur le directeur,
Comme je vous l'ai déjà dit dans une précédente lettre, malgré vos très belles photos et votre parfaite documentation, le ton ordurier des textes flanque tout par terre.
De surcroît, le parti pris de vos critiques, qui s'acharnent à démolir ce qu'ils appellent « les films de cul », de leur POLITICOMANIE n'arrangent rien.
On ne va pas voir « un film de cul » pour y chercher un message mais pour y trouver de jolies filles dénudées (si ce sont de véritables actrices comme dans « Les Noces de Porcelaine » ce n'en est que mieux) se livrant à des parties de jambes en l'air... sinon, pour le message, on va voir un film de Costa Gavras.
CHAQUE CHOSE A SA PLACE, CHAQUE CHOSE EN SON TEMPS.
Je ne pense pas qu'on traite de l'érotisme dans « Politique-Hebdo », « Minute », « Lutte Ouvrière », alors pourquoi « Stars System » nous casse-t-il les pieds avec la politique ?
L'article sur le cinéma mexicain qui, au début, s'annonçait intéressant, ne tarde pas à devenir un pamphlet contre l'érotisme au premier degré (celui de Monsieur-tout-le-Monde) et un plaidoyer pour un prétendu érotisme, très tarabiscoté, qui serait, paraît-il, « une force vive au service de la subversion ». Pas moins !...
Encore une fois, on s'en fout de la politique. Ce n'est pas pour y subir des « préchi-précha » de ce genre qu'on achète « Sex Stars System » qui, selon les apparences (présentation aguichante, photos audacieuses), passe pour un magazine sexy. D'autres sont sans doute de mon avis, mais les gens ont la flemme d'écrire et pensent que c'est du temps perdu, les lettres n'étant pas prises en considération et allant, souvent, directement à la corbeille à papier.
J. Urine ou Origny (illisible) (Paris 15e)

Cher heureux possesseur d'une vieille carte jaunie (déjà !) de l'U.N.R. ne pensez-vous pas qu'ils s'en occupent, plutôt méchamment, de politique, eux, les films de cul (sans guillemets) qui vous serinent, image après image, qu'il faut baiser conformistement pour vivre conformistement, et qu'hors de cela il n'est point de salut ? Nous, on en a marre, de la fessaille moralisatrice restrictive. Ceci dit, si, lorsque vous venez de tirer un coup (ou lorsque vous avez envie de le tirer), vous ne vous sentez pas d'attaque pour tout flanquer en l'air autour de vous (c'est ça, le potentiel subversif du cul), vous ne pouvez effectivement guère être prompt à la comprenette...
J.-P. Bouyxou.

Avec un nom aussi suspect (Flick !) et une absence d'adresse à Aix-en-Provence (une ville chaude !), permettez, cher lecteur, que nous déplorions de n'avoir pas plus de coordonnées pour vous joindre : vous regorgez de connaissances de spécialiste en matière de cinéma érotique ! Mais vous allez être en grande partie satisfait : Marie Liljedahl sera bientôt la vedette d'une « Filmo Illustrée ». Pour ce qui est du « Musée », bien sûr, tout ce que vous citez et bien plus sera repris et évoqué dans cette rubrique, mais, sachez que, en ce qui concerne les fiches techniques des films anciens, nous ne pouvons les publier, surtout lorsque nous parlons de plusieurs films, sans risque de voir les photos réduites au format de timbres-poste !

Lettre ouverte à M. Lucien Hustaix.
« (...) Vos films ne sont pas drôles, ils sont cons, au sens anatomique du mot. (...) Votre obsession de l'économie vous amène à lésiner sur tout : banalité des décors, acteurs de troisième ordre, dont vous vous gardez de faire figurer le nom à l'affiche (quand il y a une affiche). (...) Ladreries d'autant moins justifiables de votre part lorsqu'on lit votre déclaration au sujet des « Jouisseuses » : « Il m'a coûté 40 millions, il m'a rapporté un milliard. » Engraissez-vous encore davantage, M. Hustaix, vous n'êtes pas assez gros. Vous en crèverez peut-être. Ce sera une perte pour l'honorable corporation des marchands de soupe, à laquelle vous prétendez appartenir, mais pas pour le cinéma. Requiescat in pace ! »
P.R. Barthélémy (33700 Mérignac)

Vos vœux ont été exaucés, Lucien Hustaix figure à la rubrique nécrologique de notre numéro 5.





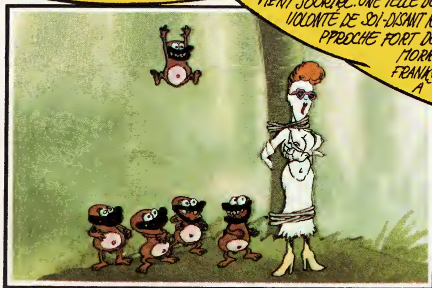


TARZOON

TARZOON SE LA COULE DOUCE PLUTOT DOUCE. SON SINGE, "CHEETA" DEVENU FLIC KA, LAVE SES SLIPS. NON LOIN DE ÇA, VIT RETRANCHÉE DANS UN ROYAUME SOUTERRAIN LA REINE DES BAZONGA, APRÈS S'ÊTRE FAIT PROJETER DES PHOTOS DE B. BARDOT ET DE G. MEIR... KELLE FAIT ENLEVER UNE (JANE) LA FEMME DE TARZOON. SON ARMÉE DE Z'OMMBITES S'EMPARENT DE LA MOCHE JUNE. SI TARZOON N'A RIEN DE J. WEISSMULLER, LES AUTEURS AURAIENT AU MOINS PU NOUS ÉPARGNER DE FAIRE RESSEMBLER SA COMPAGNE À A. SAPRITCH, D'AUTANT PLUS QUE TOUTE DÉMYTHIFICATION D'UN GENRE CÉLÈBRE PAR LE PARTI-PRIS DE LA PARODIE, DU GROTESQUE TOURNE VITE À VIDE. TARZOON, BON A RIEN, QUI PAUME TOUJOURS SON FROC, SURVOLE AU PASSAGE TINTIN DIRIGEANT UNE BANDE D'ECOLIERS EN PLEIN COURS DE SCIENCES NATURELLES. RETROUVE SA BOBONNE ET SON CLÉBARD DE SINGE. JE VOUS SAUTE LES PERIPETIES PARCE QUE ÇA TRAINE. LÀ OÙ LES RICHARD THORPE AVEC LEURS "TARZAN..." NOUS PROPOSAIENT DU FANTASTIQUE, DE L'ÉROTIQUE (MAUREEN O'SULLIVAN SORTANT DE LA FLOTTE LA ROBE TREMPÉE !) DU MERVEILLEUX EXOTISME DE PACOTILLE. PICHA AVEC SA JUNGLE ANTI-ÉCOLOGIQUE NE NOUS FAIT QUE VAGUEMENT SOURIRE. UNE TELLE DÉMARCHE RELEVANT D'UNE VOLONTÉ DE SOI-DISANT RENOUVEAU, ET SE RAPPROCHE FORT DE CELLE INFLIGÉE PAR MORRISSEY À DRACULA, MEL BROOKS A FRANKENSTEIN. C'EST ANTI BANDANT.. À PEINE MARRANT.



Paul-Hervé MATHIS.



FICHE TECHNIQUE :

TARZOON, La honte de la jungle - Réal. : Picha et Boris Szulzinger - Scén. original : Picha et Pierre Bartier - Adapt. : Picha, B. Szulzinger, P. Bartier, Michel Gast et Jenny Gérard - Montage et création sonore : Claude Cohen - Mus. : Héloïse Cohen - Production : SND et Valisa films - Dist. : FOX LIRA - Durée : 1 h 20 - Animateurs : Vivian Miessin, Claude Monfort et Kjeld Simonsen - Déc. : Jean Lemense.

LA PHILOSOPHIE SUR L'ACCOUDOIR

CANDICE CANDY



▲ *Chantal Fourquet et Béatrice Harnois.*

Dans l'océan de médiocrité du cinéma porno français, « Candice Candy » fait figure de sympathique exception. Ce qui frappe dans ce film, c'est son évidente honnêteté dans une démarche qui n'allait pas sans embûches : aborder la pornographie en la dépouillant, aussi totalement que possible, de son potentiel de misogynie. Il se pourrait bien que « Candice Candy » soit, en fin de compte, le premier hard français s'adressant, en partie, aux femmes.



Sylvia Bourdon et Patrick Lyonnet. ▲

Il s'agit, en tout cas, d'un film essentiellement consacré au plaisir féminin, à l'encontre de la quasi-totalité de la production érotique contemporaine. Il est révélateur que le cunnilingus s'y pratique beaucoup plus volontiers que la fellation, que ce soient les femmes qui y choisissent leurs partenaires, et que les hommes y fassent figure de violés et non plus de violeurs (à une exception près, dont on peut se demander si elle n'est pas un fantasme). Ici, ce sont les femmes qui choisissent de jouïr, quand elles le désirent, avec qui elles le désirent. Rarement, d'ailleurs, semblable hommage fut rendu, tout au moins avec autant de respect, à la beauté de la sexualité féminine, littéralement sublimée dans « Candice Candy » (il n'est besoin, pour le vérifier, que de constater combien la caméra choisit de montrer les visages plutôt que les sexes, durant les orgasmes, ou que de voir l'importance accordée à l'orgasme clitoridien, si généralement ignoré par les cinéastes).

« Candice Candy » n'en est pas moins un film très délibérément porno, et qui s'assume comme tel : de minette en partouze, de masturbation en initiation saphique, le hard en demeure, de très loin, l'élément majeur. Dominée par Sylvia Bourdon, l'orgie finale (caractéristiquement plus maîtrisée, techniquement, que le reste du film : le montage en est exemplaire, et la bande sonore y fait un étonnant emploi du free-jazz) est tout à la fois l'apothéose de ce flot de pornographie et celle du déchaînement érotique des héroïnes. Et c'est infiniment plus bandant que les mornes coïts que montrent habituellement les films de série. Une séquence de film dans le film (très efficacement émoustillante) en dit long, à cet égard, sur la fonction aphrodisiaque qui devrait être celle du cinoche de cul : une fonction que « Candice Candy » accepte, pour sa part, de remplir pleinement.

Jean-Pierre BOUYXOU

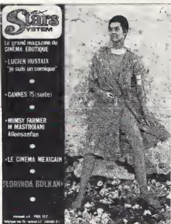
FICHE TECHNIQUE :

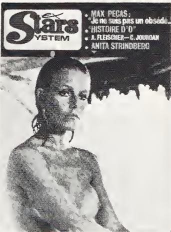
« Candice Candy » - **Réal. et Sc. : Renau Pieri (anagramme de Pierre Unia) - Ph. : Georges Strouve - Montage : Michel Patient - Musique : Laurent Voulzy (Editions Bing-Bang Davout) - Direct. de prod. : Pierre Hanin - Prod. : Audiovi International, Unia Films, les Films de l'Epée - Durée : 90 mn. - Eastmancolor (format 1.66) - Visa nº 43 893 - Distr. : Transcontinental - Origine : France, 1975 - Avec Sylvia Bourdon (Candice), Béatrice Harnois (Candy), Martine Grimaud (Anita), Chantal Fourquet (Florence), Quenie (alias Françoise Quentin) (la compagne d'Anita), Liliane Lemieuvre (la dactylo), Joyce Martin (alias Jocelyne Clairis) (Claudine), Aurore Pontello (la fille au flingue), Eva Khris (la fille du film porno), Martine Fléty (la fille hilare), Richard Lemieuvre (Blue), Patrick Lyonnet Marc),**











ex Stars System *vous offre*

pour tout abonnement d'un an l'ouvrage recherché de notre collaborateur Paul-Hervé MATHIS et Anna ANGEL, consacré à José BENAZERAF dans la collection « Anthologie Permanente de l'Erotisme au Cinéma » dirigée par Eric LOSFELD au « Terrain Vague ».

Vous pouvez vous procurer les Nos 1, 2, 3, 4 et 5 de la revue en envoyant vos réglements (chèque bancaire) à notre siège : 55, passage Jouffroy, 75009 Paris. Le numéro : 10 F.

Anthologie Permanente de l'Erotisme au Cinéma

JOSE BENAZERAF

230 PHOTOS UN CADEAU DE 24 F

ABONNEMENTS

12 numéros + le « livre-cadeau » .. 90 F 1 an
6 numéros ...... 50 F 6 mois
Règlement à l'ordre de Stars System par chèque bancaire.
NOM ....
Prénom ....
Rue ....
Ville ....
Code postal ....
Stars System, 55 passage Jouffroy, 75009 Paris.

Deep Throat

Eh ben, le v'là, ce fameux film-scandale : on vous l'avait bien dit dans le n° 5 de « Sex-Stars-System »), qu'il serait autorisé sans problèmes. On peut donc vérifier que « Deep Throat » est une merde, à différents niveaux. D'abord, c'est un peu abusif de faire raquer un prix « normal » c'est-à-dire prohibitif) pour un truc d'à peine une heure, conçu pour les cinoches ricains à double programme. Mais c'est pas le plus grave. Outre que c'est mal réalisé, que les acteurs sont mal dirigés, que la photo est hideuse, que les couleurs sont à chier, que le montage est débile et que l'attirail symbolique est incroyablement tartignolle, faut dire que le scénario est inexistant. Sans se faire les champions des belles histoires soigneusement narratives, on aimerait que le script soit autre chose que le mince) prétexte à un (morne) festival de pipes. Faut dire aussi que le fonctionnement de « Deep Throat » repose sur la pruderie supposée du spectateur : c'est jamais bandant (surtout pas), le cul n'étant que le héros de gags poussifs (soulignés par une zizique bien fraîche et bien joyeuse), lesquels donnent bonne conscience aux gens qui auraient honte de voir un film porno pour s'exciter. Ici, au moins, on a l'excuse de rigoler. Le clitounet de Linda, c'est le Louis de Funès du cinéma hard. Et, tiens, à propos de ce clitounet : Linda n'arrête pas de se l'asticoter (à l'endroit précis où toutes les femmes l'ont) quand elle fornique. Elle a foutrement raison, mais on ne pige plus très bien pourquoi elle prétend l'avoir au fond du gosier. Mais c'est toujours pas le plus grave.

Le gros ennui de l'affaire, c'est que ce film très chiant et assez moralisateur (sans l'être autant que les deux pornos suivants de Damiano, carrément chrétiens) glorifie le baisouillage petit-bourgeois. Notre pote Gilbert Gosseyn a raison de noter que le film « peut passer (...) pour relativement féministe, la pratique systématique de la fellation se muant en libre recherche du plaisir féminin », mais aussi que c'est « tout en respectant l'une des images clefs de l'érotisme phallocratique, la réunion, symbolique s'il en est, du tout-puissant phallus conquérant et de l'innocente et passive bouche féminine ». Plein le dos, qu'on en a, de ces films qui résument l'amour physique à deux pratiques : le coït (avec son vécu historique, la métamorphose de la femme en vache reproductricc) et le pompier (le fin du fin, pour l'heure, aux yeux des connards cocorifiants, fiers de plier la femme à ce qu'ils considèrent comme une dégradation). Et puis merde, voir des phallus, toujours des phallus, on en a marre : ça nous excite pas, nous qui demandons au cinoche porno de nous donner encore plus envie d'aimer les nanas.

Ceci dit, Linda Lovelace (dont on lira de candides propos dans notre prochain numéro : on pourra les rapprocher de ceux tenus par Marilyn Chambers, lorsqu'elle présenta « Behind the Green Door » à Cannes) a au moins un titre de gloire : sa capacité buccale, qui donne furieusement envie d'une vérification sur le terrain.

Jérôme FANDOR.



▲ *Linda Lovelace dans « Deep Throat ».*

FICHE TECHNIQUE :

« Deep Throat » (« Gorge Profonde ») - Réal., sc. et montage : Jerry Gerard (alias Gerard Damiano) - Ph. : Harry Flecks - Musique (non signée) : G. Damiano - Son : Morris Gotlieb - Costumes : Royal Fashion - Assistant réal. : Chic Kane - Prod. : Lou Perry (pour Vanguard Films) - Eastmancolor, 16 mm gonflé 35 - Durée : 60 mn - Origine : U.S.A., 1972 - Avec : Linda Lovelace (dans son propre rôle), Harry Reems (le Dr Young), William Love, Michael Street, etc. Distr. en France : Universal Exportation, Audifilm et Femina Distribution. Visa no 6473.

Presqu'aussi jolie qu'une SUZUKI...

A 5 O II

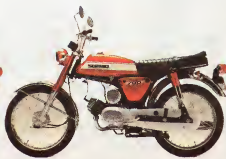
Les motos Suzuki ne sont pas seulement un plaisir des yeux... elles sont le chef d'œuvre du moteur à 2 temps réalisé par le maître du moteur à 2 temps. Mais, pour vous, le seul moyen de savoir pourquoi Suzuki est la moto la plus vendue en Afrique est de prendre rendez-vous avec l'agent Suzuki de votre ville... et de faire un tour d'essai. Que ce soit pour votre travail ou pour le plaisir, vous en aurez davantage pour votre argent avec SUZUKI.



SUZUKI MOTOR CO., LTD.
P.O Box 116, Hamamatsu, Japon



A-80



A 100-IV